

## Suite

25 septembre 1914. Réveil à 3 heures du matin. On se dirige vers Moir[e]mont où le rég<sup>t</sup> doit venir s'y reposer pendant quelques jours. On arrive dans la matinée. Nous avons une grange avec beaucoup de foin. Je fais ma toilette au lavoir qui se trouve près du cantonnement et avec les camarades nous visitons le village. Celui-ci est assez propre mais il y a encore dans beaucoup d'endroits d'énormes tas de fumier et les ruisseaux servent à l'écoulement du purin. On peut je crois juger de la richesse suivant la grosseur du tas de fumier. Le soleil est revenu et cela semble bon d'aller et venir sans avoir rien à craindre. Dans la journée des avions allemands viennent survoler le village. On apprend que le rég<sup>t</sup> doit se tenir en alerte car on craint une forte attaque des Boches. Avec la nuit, le froid tombe et je m'enfonse comme il faut dans le foin. Beaucoup sont pris de coliques, la dysenterie est de mode. Je n'en ai que peu souffert pour ma part.

Samedi 26 sept. 1914. Réveil à 4 heures. On doit se tenir prêt pour 5 heures. Mais un contre ordre arrive et nous restons. Cela nous fait bien plaisir. Des C<sup>ies</sup> vont aux alentours pour creuser des tranchées de réserve. Le canon a grondé fortement la nuit dernière et quoique assez éloigné on distinguait la fusillade. Que s'est-t-il passé ? Puisque nous ne partons pas j'en profite pour faire une petite lessive. Dans l'après-midi nous voyons passer beaucoup de prisonniers. Je me couche de bonne heure.

Dimanche 27 septembre 1914. Quoique ce soit dimanche nous ne sommes pas plutôt levés que l'on nous commande de corvée de nettoyage pour la partie du village que l'on occupe. Nous ramassons la boue, le fumier, on enterre les chevaux morts et comme c'est l'habitude au rég<sup>t</sup> il faut se débrouiller pour avoir soit une pelle ou un balai fait avec des branchages. Jusqu'à 5 heures du soir nous sommes tenus. Sauf la pose pour la soupe de 10 heures. Dans la journée nous voyons encore passer de nombreux prisonniers. Il paraît que nous avons eu de bons résultats. Les C<sup>ies</sup> se tiennent dans les alentours du village et rentrent chaque soir dans les cantonnements.

Aucun bruit de départ. Nous espérons faire encore quelques jours la pose dans ce village. Je me couche d'assez bonne heure étant quelque peu fatigué.

Lundi 28 septembre 1914. Réveil 6 heures. Le jus et de suite la corvée de quartier dans le village. C'est qu'il faut que nous fassions quelque chose, aux récalcitrants on offrent la remonte dans une compagnie. C'est l'épouvantail dont se sert le chef depuis q.q. temps. Donc on fait la corvée de balayage sans se casser. Car c'est tellement stupide. Si au moins cela avait une véritable utilité. Mais non c'est simplement pour nous tenir. Nous passons une revue de propreté ! Le canon n'a pas cessé de la journée.

Encore une journée de repos de terminer.

Mardi 29 septembre 1914. Réveil à 6 heures et comme à l'habitude corvée de nettoyage. Cette nuit nous avons entendu une violente fusillade et canonnade. Nous en sommes à notre 5 jours de repos. Vers le soir, un aéro Boche vient laisser tomber une bombe près du pays. Il n'y a eu aucun dégât.

Mercredi 30 septembre 1914. Réveil à l'heure habituelle et corvée de quartier. Le canon tonne plus fort vers notre droite. Des renforts composés de réservistes en grande partie arrivent pour compléter les cadres. Nous voyons passer des prisonniers et du matériel, mitrailleurs etc... Beaucoup d'avions se promènent. Tantôt se sont des Boches. Tantôt des Français qui eux

Suite 30 sept. 1914. Atterrissent près du village pour venir donner les renseignements à la division installé au village. Rien de nouveau sans cela. Le ravitaillement est plutôt maigre. Le riz fait souvent l'ordinaire. Rien a acheté dans le village. On apprend que l'on peut recevoir

des colis par la poste. Le tabac manque depuis une quinzaine. Nous avons essayé de fumer des feuilles de marronnier mais ce n'est pas cela. Ce soir nous avons touché un paquet de 40 gr. pour quatre. On partage en ayant bien soin que les parts soient justes. Les bons moments de la Marne sont déjà loin.

Jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1914. Réveil 6 heures. Les C<sup>ies</sup> vont comme à l'habitude au travail. La musique part pour la corvée.

Aujourd'hui je suis de planton au poste de police pour la CHR. Je passe une bonne soirée. Un bon feu brûle dans la cheminée et je m'endors les pieds au feu.

Vendredi 2 octobre 1914. Des ordres arrivent de bon matin. On part dans la matinée. A dix heures du matin la musique quitte Moir[e]mont. Nous nous dirigeons vers La Placardelle que nous avons eu l'occasion de traverser il y a quelques temps. Le temps est au beau et la route se fait agréablement. La distance n'est que de 8 kilom. Malgré tout les jambes sont un peu molles, l'effet bien sûr d'avoir fait la pose pendant 8 jours. Nous passons près du village de Florent. En débouchant des bois nous nous trouvons devant La Placardelle. Le village a reçu quelques obus et plusieurs maisons en portent les traces. Nous traversons le pays dans toute sa longueur et à sa sortie nous prenons un petit sentier à gauche qui mène vers un petit hameau où nous devons cantonner. Le coin est charmant. Dans un petit ravin quelques maisons 4 ou 5 au plus composent le hameau du Rouchon. Le tour du pays est vite fait. Dans une petite villa loge le général de brigade. Le cantonnement de la musique se trouve dans une habitation en torchis qui est abandonnée. Nous disposons de 2 pièces et ce qui est intéressant c'est que l'on peut faire du feu. Par les nuits fraîches qu'il fait on endurera bien une flambée. Je trouve à acheter un peu de lait chez deux vieux qui restent dans la maison voisine et qui n'ont pas voulu partir. Mais il m'a fallu faire le pied de grue pendant au moins 1 heure. Dans la soirée nous entendons un bombardement très proche. C'est La Placardelle qui prend. Nous n'en sommes qu'à 800 m. à vol d'oiseau.

3 octobre 1914. La nuit s'est passé tranquille pour nous. La fusillade a fait rage vers le matin accompagné du canon.

Nous reprenons l'habitude prise à Moir[e]mont pour la corvée de

de quartier. Pas grand-chose à faire naturellement. D'ailleurs il n'y a eu jusqu'ici que des troupes de passage.

Dimanche 4 octobre 1914. Corvée de quartier dès le réveil sous la haute direction du tambour major (TM) vu que le s/ch. est malade et reste confiné dans une cave creusée dans le talus voisin. La journée est calme. Le bruit du canon ne se fait pas entendre. Le soir remue-ménage qui se produit d'ailleurs tous les jours en fin de journée. Je pars vers la tombée de la nuit pour La Placardelle où arrive pendant la nuit le ravitaillement. Nous couchons dans une cave en attendant l'arrivée du convoi. A minuit nous faisons les provisions. Je peux me procurer du sucre par un camarade d'Alfred. Avec cela nous pourrions faire quelques bonnes compotes de pommes qui ne manquent pas par ici et nous aurons un peu de dessert, le seul que l'on puisse se procurer. A 2 heures du matin nous rentrons au Rouchon.

Lundi 5 octobre 1914. Rien de bien intéressant pendant le jour. Le bruit court que nous devons embarquer pour Arras. Que se passe-t-il par-là ? Nous n'en savons rien puisque les journaux ne viennent pas jusqu'à nous et que les lettres sont en retard d'un mois. Demain il doit y avoir revue par le colonel du bataillon qui se trouve ici. Vers le soir les Boches bombarde La Placardelle et les environs. Ça tombe très près d'ici sur la crête aussi on se tient prêt au premier signal à filer vers les caves. On commence à recevoir des effets d'hivers.

Mardi 6 octobre 1914. Après le réveil on apprend que nous devons partir dans la soirée pour Vienne le Château.

Cette nuit j'ai été réveillé plusieurs fois par des camarades qui me passaient sur les pieds. Il est vrai que nous sommes à 28 dans une pièce grande comme un mouchoir de poche. Il se dégage aussi une odeur qui n'a rien de commun avec celle de la rose.

La revue est passée par le commandant du 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. Bombardement très proche comme la veille. De bonne heure je suis couché et pour être mieux à mon aise je vais dormir dans une cave voisine. A peine endormi que l'on nous réveille. On part dans quelques instants. Il est 8h ½. La nuit est fraîche. A Vienne le Château nous retournons au même cantonnement que précédemment qui est libre. Le pays a déjà pas mal souffert du bombardement.

Mercredi 7 octobre 1914. Le froid nous réveille de bonne heure. La cave est quelque peu humide. Nous essayons de faire un peu de feu à l'entrée mais nous sommes bientôt enfumés et il nous faut renoncer au feu. Avec le jour les obus arrivent par rafales espacées d'heures en heures. Ce qui est gênant, et

comme nous n'avons rien à faire pour l'instant nous restons terrés dans la cave. Il y a déjà eu ce matin des tués et blessés. Le cuisinier nous fait une bonne soupe avec des légumes dénichés je ne sais où. On se régale. Depuis si longtemps que nous en étions privés. Dans la soirée nous nous mettons en quête de paille afin d'avoir moins froid la nuit. On ne s'amuse pas en chemin car l'endroit où nous allons est mauvais. Nous en avons d'ailleurs les preuves devant nous par les maisons éventrées. En rentrant q.q. obus viennent tomber tout près de la cave. Il était temps de se rentrer. A 8 heures du soir je vais au ravitaillement sur la place du village près de l'église. Cela se fait vivement, ce carrefour n'était pas très sûr, et puis des grosses pièces de chez nous, des 120 paraît-il qui sont en batterie vers la ferme de la Renarde située près du pays, tirent sans arrêt depuis un moment et l'on craint une réponse de la part des Boches. Deux équipes de la musique sont parties près d'un poste de secours de B<sup>on</sup> établi au Pavillon route de Binarville. Ils ont emportés q.q. outils pour creuser un abri. On se relaiera car il faut qu'il y ai toujours une équipe pour les besoins du service.

Jeudi 8 octobre 1914. Je me réveille à 7 heures à l'arrivée du jus et des lettres. J'ai passé une bonne nuit.

Des rafales passent déjà allant s'abattre je ne sais où. Nous allons continuer à vivre terror. Car inutile de se promener au dehors n'ayant rien à y faire. Pourtant le soleil qui se montre invite à la promenade. Je fais un peu de correspondance. La journée se passe très bien pour nous. Aucun obus n'est tombé sur le pays. Ils cherchent plutôt les B<sup>ries</sup> installées aux environs. Deux équipes partent le soir au Pavillon pour faire la relève. Nous nous installons de notre mieux dans la cave afin de n'avoir pas froid.

Vendredi 9 octobre 1914. Réveil à 6 heures. Je n'ai pas souffert du froid. La nuit a été calme. Nous devons partir dans la journée pour habiter une autre cave située près du poste de secours. Quelques-uns y partent pour la nettoyer afin de la rendre habitable. Cette nuit nous avons touché du chocolat, une barre pour 3 hommes. On se régale. Depuis mon départ je n'en avais pas encore mangé. A ce sujet un petit incident a eu lieu entre les musiciens et le fameux TM que nous commençons à connaître et à apprécier. Sous-officier rengagé 15 ou 20 ans de service, aimant à boire de bons coups.

Tel est l'homme qui toute la journée est sur notre dos. Déjà depuis le départ de la caserne nous avons eu à en souffrir. Donc hier lorsque le ravitaillement fût arrivé en sachant qu'il y avait du chocolat, chacun était dans la joie. Le TM logeait avec le s/chef avec une partie de la musique dans une autre cave que la nôtre à q.q. pas de là. Ils voulurent que l'on apporte près d'eux le chocolat afin, disait le TM qu'il n'en disparaisse pas. Mais le lendemain, c'est-à-dire ce matin même au grand étonnement de tous on constatait la disparition d'une demi-livre de chocolat. Immédiatement le TM accuse les musiciens de la cave de l'avoir prise. On parle de visiter les sacs. On menace de nous supprimer ce qui reste. Après des discussions à n'en plus finir on nous partage ce qui reste. Quant à la demi livre égarée nous savons parfaitement bien où elle est. Les deux messieurs en question n'en sont pas ignorant. Mais la force prime le droit. Dans l'après-midi nous déménageons. Notre nouvelle cave est situé sur la route de Moir[e]mont à la sortie du village. Elle est creusée à plein talus et il peut tomber q.q. chose dessus. A l'intérieur les camarades ont installés un bas flanc et des matelas et édredons nous ferons un bon lit. Quant à la propreté c'est plutôt douteux. Enfin il faut bien en passer par là. Au fond de la cave, dans un recoin où la lumière du jour n'y pénètre pas vivent nos deux chefs. La peur de l'obus les a fait se terror. Près de la cave dans une grange notre cuisine s'est installée. En face se trouve le poste de secours du rég<sup>t</sup> où se tient le médecin chef M<sup>r</sup> Mathieu. Notre chef de musique s'y tient toute la journée et couche dans la cave. C'est un hospice de vieillards. Les occupants ont été emmenés à S<sup>te</sup> Menehould.

Dans la soirée à la nuit tombante je pars avec mon équipe pour faire la relève au Pavillon. Nous partons avec q.q. brancardiers et un médecin qui vont eux aussi relever leurs camarades. Nous prenons la route de Binarville. Une forte côte à grimper. Quand nous arrivons en haut une fusillade nourrie se déclenche. Les balles nous passent au-dessus de la tête. Aussi on s'allonge dans le fossé, en attendant que l'accalmie revienne. Puis nous repartons vivement. Au carrefour de la route de Binarville et du Pavillon se trouve l'abri où sont les musiciens. Le poste de secours est plus loin. Je vais en reconnaître l'emplacement en cas de besoins. Il y a à peine de quoi

se retourner dans l'abri que nous occupons. C'est le fossé que les camarades ont approfondi et élargi. Des branchages avec de la terre dessus forment le toit. A côté de notre abri se trouve une petite cabane faite de feuillage où se tient le brancardier de la 6<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> qui est en ligne. Nous y passons un moment et avant de nous coucher nous faisons un bon jus. Car on y fait du feu. La nuit la fumée ne se voit pas et du dehors aucune lumière ne paraît. C'est le foyer qui nous éclaire. Pendant ce temps des balles sifflent au-dessus frappant les branches ou éclatant sur les troncs d'arbres. Nous allons nous allonger dans notre niche où l'on y est bien mal à l'aise. Nous espérons qu'il n'y aura pas de blessés. Car la nuit est d'un noir d'encre. Je m'endors bercé par la fusillade qui roule parfois comme un tonnerre.

Samedi 10 octobre. La nuit s'est bien passée pour nous. On n'est pas venu nous chercher. Je sors dehors pour voir l'aspect de l'endroit ne l'ayant aperçu que la nuit. Nous sommes au carrefour de la route de Binarville et du Pavillon. Une longue bande de terrain défriché entre deux bois. J'aperçois au loin le poste du colonel. Le carrefour est dangereux car les Boches y voient et une mitrailleuse balaye le passage. Sur la route qui descend à Vienne le Château, un caisson éventré est resté dans le fossé. A q.q. mètres de nous un cheval mort depuis q.q. temps et non recouvert nous envoie des relents qui n'ont rien d'agréables. Tout est calme ce matin. Il n'y a que patience à prendre en attendant la relève de ce soir.

Dans l'après-midi nous travaillons à l'aménagement de notre abri. Vers les 5 heures du soir on vient nous prévenir qu'il y a un blessé à aller chercher à la 7<sup>ème</sup> qui se trouve en ligne à environ 1500 mètres d'ici sur la route de Binarville. A peine sommes-nous en route qu'une fusillade se déclenche. Les balles nous sifflent au-dessus de la tête. On croirait des bourdons qui passent. Nous nous réfugions dans un fossé en attendant un moment plus propice. Puis nous continuons notre chemin. La fusillade va en décroissant. Encore q.q. coups éparés. Nous arrivons près des tranchées de 2<sup>ème</sup> ligne. On y creuse des boyaux de communications qui permettront d'aller jusqu'en ligne sans être vu et avec plus de sûreté. Mais ces boyaux sont étroits et profonds. Avec notre brancard nous aurons bien du mal d'y passer.

Nous chargeons le blessé et revenons à notre poste sans incident. Nous passons la nuit sans être inquiété

10 octobre 1914. Nous nous levons assez tard. Le soleil se montre. Vite nous faisons chauffer un peu de jus. Il faut brûler du bois bien sec afin qu'il n'y ai pas de fumée visible. Puis nous continuons l'amélioration de notre abri. C'est calme depuis le jour. De temps à autre une balle vient éclater dans un arbre voisin. Il ne nous faut même pas monter sur le talus car il y en a qui rasant la crête et il est inutile de s'exposer. A midi nous mangeons un morceau et vers la fin du repas comme dessert peut être ! quelques percutants viennent tomber derrière nous assez loin. Mais beaucoup d'éclats tombent autour de notre cabane, aussi nous descendons dans l'abri où je m'y endors. A 3 heures on vient nous réveiller pour aller chercher un blessé à la 6<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>. Nous longeons la route en restant sous le couvert car elle est vue des Boches. Nous allons jusqu'au poste du Capitaine Tessier. Nous sommes à mi crête près de la route. De l'autre côté se trouvent nos tranchées de 1<sup>ère</sup> ligne. Il nous faut faire la pose en attendant la nuit car le boyau qui mène en ligne est impraticable avec un brancard et il est impossible d'y aller à découvert le terrain étant balayé sitôt que quelqu'un se montre. Dans la soirée une attaque se déclenche à notre droite. Les coups claquent secs. Pourvu que cela ne gagne pas par ici comme cela en a l'air. En effet cela augmente d'intensité au fur et à mesure. Il n'y a pas de danger où nous sommes étant à contre pente les balles passent au-dessus. A notre abri du Pavillon il doit en passer pas mal. C'est la première fois que j'entends pareille fusillade d'aussi près. Quel vacarme ! Enfin petit à petit le calme revient. Le blessé nous est amené par ses camarades et nous l'emmenons de suite. Vers les 8 heures la relève arrive.

Nous quittons les lieux sans nous attarder sur la route et rentrons à Vienne le Château. Nous couchons dans la nouvelle cave.

Samedi 10 octobre. La nuit a été assez bonne. Sauf vers le matin que nous avons eu un réveil assez brusque par le TM qui voulait voir tout le monde debout pour les corvées. Le régime continue. Non pas qu'il faille ne rien faire

Mais c'est le commandement qui est énervant. Si c'était quelqu'un de censé. Je suis désigné pour aller pomper de l'eau sur les décombres d'un incendie afin qu'il ne se rallume pas. La journée est calme. Quelques obus vers la gauche du pays. Il y a le château où loge la brigade. C'est peut être ça qu'ils cherchent.

Lundi 12 octobre 1914. Rien dans la journée. Le temps est au beau. Mais les nuits sont très fraîches. Voici l'hiver qui vient. Le 128<sup>e</sup> descend des lignes pour aller au repos q.q. jours. J'y rencontre quelques camarades. Le soir à 7h<sup>1/2</sup> je prends le planton au poste de secours.

Mardi 13 octobre 1914. Nettoyage du poste. Cette nuit il n'est venu qu'un blessé. Notre travail est terminé et nous avons la pose. Je visite la maison du poste. C'est un ancien hospice tenu par des sœurs. Quantité de petites chambres bien aménagées. Dans le grenier il y a un fouillis du diable. La cave a été aménagée en dortoir. Les médecins, le chef de musique, le sergent major infirmier, (presque médecin) les infirmiers et q.q. malades de marques y logent (officiers). Au rez de chaussée se trouve la salle de visite il y a aussi la popote du colonel que notre chef dirige. Il en sort quand la porte s'ouvre des odeurs qui n'ont rien de commun avec le reste que nous mangeons. Notre chef n'a pas à bouger de la maison il a tout à disposition.

Repos du soir au matin et du matin au soir. Ça peut aller.

Mercredi 14 octobre 1914. Nous avons été relevés de notre poste hier soir. Ce matin il y a eu bain. Le chef pour une fois a eu une bonne idée. Suite probablement des causeries avec le major sur la propreté et le peu d'hygiène dans laquelle vivent les soldats. C'est que depuis q.q. temps les poux ont fait leur apparition et ce n'est pas des plus sains. Donc nous avons séance de bain un baquet est installé dans la grange voisine et le cuisinier nous fait chauffer de l'eau. A tour de rôle nous passons au lavage. Pendant mon séjour dans le baquet voilà qu'une rafale s'abat sur le pays, heureusement sans aucune suite sans quoi il me fallait

filer dans le costume du Père Adam vers la cave. Je fais ensuite une lessive et quelle lessive !

15 octobre 1914. Journée tranquille dans le village. Quelques obus seulement. Je me prépare pour monter ce soir après la soupe au poste du colonel. A 7 heures du soir nous montons au Pavillon.

16 octobre 1914. Depuis hier soir nous sommes dans notre fourbi de la route de Binarville, laissant passer les balles à travers son feuillage. La nuit a été tranquille pour nous. Aucun blessé à transporter. La fusillade s'est faite violente par instants, mais c'est l'habitude. Il est 8 heures on nous signale un blessé. Il n'est pas loin et le brouillard nous cache aux vues des Boches. Le terrain est coupé de fossés et glissant aussi on prend la bourre pour revenir. A 11 heures nous faisons un bon repas chaud avec un jus bien arrosé ce qui nous permet d'attendre les événements. Nous apprenons que quelques obus sont tombés au pays blessant quelques hommes. Puisque nous n'avons rien à faire et qu'il est inutile de sortir dehors car les balles sifflent trop souvent, je m'allonge au fond de mon trou et fume une pipe. L'après-midi la canonnade se mets de la partie. Mais pas de notre côté. C'est une B<sup>rie</sup> de 75 situé à mi-chemin du pays qui est en train de recevoir. La nuit arrive enfin et nous avons hâte que la relève vienne. Dehors la nuit est noire un brouillard léger tombe. Voici quelqu'un qui vient. Est-ce la relève ? Non. C'est un brancardier qui vient nous chercher pour aller en lignes d'où l'on signale un blessé. C'est bien notre veine à cinq minutes près nous aurions été en route pour Vienne le Château. Enfin il faut s'exécuter et nous voilà partis tous les quatre sans beaucoup de renseignements. C'est au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. Il y a au moins 1 km et demi à faire sous-bois. Vous n'aurez qu'à toujours suivre le sentier et vous trouverez le poste du commandement nous a-t-on dit ! Avec cela on peut s'aventurer. On n'y voit rien absolument rien. Je ne vois pas même les camarades qui sont avec moi. On se parle sans se voir. Pour ne pas nous perdre nous nous tenons par la capote et à la file indienne nous nous engageons dans le sentier qui doit nous

mener au but. Comme la nuit est extrêmement noire on m'a donné une lanterne. La lanterne prévue à la mobilisation faisant partie du matériel sanitaire

On n'avait bien sûr jamais pensé qu'il faudrait aller chercher des blessés sans accord préalable entre les combattants. Ce qui fait que nous sommes là à 4 avec une lanterne à feu blanc qui au fur et à mesure que nous approchons des lignes indiquera aux Boches que quelqu'un approche. Quelques-uns ont reçu de chez eux des petites lampes électriques de poche qui sont très pratique et c'est ce qu'il nous faudrait. Le service sanitaire en est encore à employer la lanterne à bougie.

Pour éviter d'être vu et en même temps y voir, j'enveloppe la lanterne avec mon mouchoir ne laissant filtrer qu'un mince rayon de lumière. Nous commençons la marche en avant. Je suis courbé en deux éclairant le sentier. Parfois c'est une fusée qui part, vite il faut s'allonger car les balles rappiquent nombreuses. Par malheur notre bougie s'éteint et impossible de la rallumer. On bougonne fortement. Deux équipes qui ont déjà voulu faire le trajet mais elles se sont perdues. Je me demande si nous arriverons à bon port. A quatre pattes en tâtonnant nous continuons notre route. Parfois on se colle dans le taillis, on revient de q.q. pas en arrière pour se retrouver et il en est ainsi tout du long. Déjà nous avons dû faire du chemin. Nous avons montés des talus, descendus des petits ravins. Nous nous allongeons l'un près de l'autre pour nous concerter. Devons-nous aller plus loin. Les coups de feu sont devenus plus bruyants on sent que la ligne ne doit pas être bien loin. Subitement une figure se plante devant la mienne. J'en fait un saut. C'est la sentinelle qui garde les abords du poste du commandant. Je lui demande où est le poste. Il m'y conduit avec mes camarades. Nous traversons quelques taillis et arrivons au but. Enfin la première partie du chemin est faite. Ici nous aurons quelqu'un pour nous conduire. Mais non ! changement. Le commandant juge que le moment n'est pas propice car on craint q.q. chose des Boches et il nous renvoie. Il va falloir refaire le même chemin qu'à l'aller avec les mêmes difficultés. Un homme nous remet sur le sentier et nous voilà partis toujours accrochés l'un derrière l'autre. A peine avons-nous fait quelques cents mètres, que nous avons comme l'idée de n'être pas dans le bon chemin. En effet plus nous allons plus les coups de feu sont distinct.

Comment faire ? On grogne après celui qui nous a mis dans le mauvais chemin. Et pourtant ce n'est pas de sa faute. Quoique habitué aux lieux avec cette nuit si noire rendue encore plus obscure par le sous-bois, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se fut trompé. Mais qu'apercevons nous ? Pas bien loin un point rouge qui va de long en large. Nous avançons et trouvons une sentinelle qui ayant perdu comme nous le sens de l'orientation cherche à la lueur de son amadou allumé des paquets de cartouches qu'il a mis au pied d'un arbre du sentier comme point de repère. Il retrouve enfin l'arbre. Alors il se place face aux lignes fait un demi-tour afin de nous mettre dans la bonne direction. Cette fois nous sommes sur le bon sentier et à certains indices aperçus ou remarqués en venant nous gagnons notre poste. La relève qui était là depuis le soir pris nos places et en route pour Vienne le Château. En chemin nous rions de notre équipée de la nuit et de la sentinelle cherchant son point de repère. On pouvait rire maintenant il n'en était pas de même q.q. heures plus tôt. A la cuisine un bon jus nous attendais.

Samedi 17 octobre 1914. J'ai bien dormi le restant de ma nuit. A 8 heures je suis de corvée de quartier autour du cantonnement. Cela consiste en balayage et nettoyage des feuilles. La journée est tranquille. 2 obus seulement tombent sur le pays sans faire de victime. Je bouquine quelques livres trouvé au poste de secours.

Dimanche 18 octobre 1914. A 7 heures réveil. Le TM d'ailleurs se charge de remuer à coup de pieds les dormeurs. Se plaint chaque matin que l'équipe rentrant la nuit fait du bruit et le réveil. Le pauvre ! C'est qu'il est à plaindre, il n'a rien à faire de la journée. On voudrait le voir évacué afin d'être tranquille. Ce matin je suis de corvée de chaux. On va au PS préparer de la chaux dans plusieurs seaux et avec des pinceaux rudimentaires. Nous aspergeons les feuillées du cantonnement. C'est une ballade de deux heures dans le village. Ça vaut le coup d'œil et l'odorat ni perd rien. Les cantonnements sont infects, dans les jardins des habitations traînent des morceaux de viande cru des os et quantités d'ordures de toutes sortes. C'en est

écœurant à cause de l'odeur qui s'en dégage. Beaucoup d'hommes, pour ne pas dire tout le monde, sont atteints de dysenterie et se posent un peu partout. Notre corvée consiste donc à asperger de chaux toutes les immondices.

C'est à se demander comment il n'y a pas plus de malades et s'il y a d'aussi nombreux cas de typhoïde. Cette saleté où l'on vit doit aider à propager la maladie.

L'après-midi se passe dans le calme. Je reçois un colis. C'est avec joie. Ce qui me fait plaisir surtout c'est le chocolat et le thé. Vers le soir je vais à la distribution qui se fait en dehors du pays. Il y règne toujours une animation extraordinaire. Chacun se débrouille pour gagner une place. Parfois cela amène des disputes. Ce soir le canon donne quelque peu. Nos projecteurs sillonnent les rues. Après la soupe je vais avec mon équipe au P de S prendre le planton pour la nuit, annoncer au médecin l'arrivée des blessés et aider aux pansements. Le poste est déjà encombré de blessés qui ont été ramenés sitôt la chute du jour. Quelques-uns ont l'air bien mal. Un aumônier (grade de Capitaine) donne l'absolution à tout le monde, chacun en a sa part. Les blessés sont emmenés dans des charrettes et dirigés sur S<sup>te</sup> Menehould. Environ 20 k de trajet. Que de cahots à endurer sur ces routes défoncées.

Le poste de secours s'est vidé. Je me couche. A une heure du matin je prends le planton. La nuit est bien noire aucun bruit dans le village. On entend distinctement les coups de feu. De temps à autre cela va grossissant. Q.q. minutes de fusillade nourrie puis le calme renaît. Ma garde se passe tranquillement, mais au moment d'aller réveiller mon camarade on amène 3 blessés.

Lundi 19 octobre 1914. Je vais chercher le major pour les pansements. Les trois blessés sont atteints à la tête. Blessures affreuses de balles tirées à bout portant. D'ailleurs depuis la guerre de tranchées il y a quantité de blessures à la tête. Souvent l'homme regarde au créneau soit pour veiller ou pour tirer et souvent aussi la réponse ne se fait pas attendre. Heureux si l'homme se retire à temps.

Comme les tranchées ne sont distantes que de q.q. mètres les balles arrivent en pleine force. Le premier que l'on panse a la cervelle qui sort. Il est dans le coma. Le malheureux a fait sous lui et c'est une odeur infecte. Il est dans le coma, insensible, le major nettoie, rase la plaie, mets des tampons, fouille la plaie avec des pinces. Je supporte assez bien ce travail que je vois faire de près pour la première fois. Je passe les outils, les tampons tantôt je tiens la lampe. De temps à autre je détourne un peu la tête afin de reprendre haleine.

Les 3 blessés sont pansés et évacués. Je ne sais s'ils iront loin.

Le jour se lève. Avec un camarade je nettoie la salle où trainent des linges souillés de sang. La journée est calme. A la tombée de la nuit je vais avec un camarade porter un brancard au poste du Pavillon. Nous faisons vite car avec la nuit les balles passent plus drues.

Mardi 20 octobre 1914. Relève hier soir du PS, j'ai passé une bonne nuit. Il y a eu bombardement paraît-il ? Je n'ai rien entendu et cela ne m'a pas dérangé de mon sommeil. Dans la matinée quelques percutants à l'extrémité du pays où nous sommes. Une B<sup>rie</sup> installé dans un petit bois près d'ici les gêne bien sûr et ils cherchent à la démolir.

L'après-midi se passe dans le calme. Je prépare mes affaires pour monter ce soir. Je lis, fais quelques parties de dame pour tuer le temps. Nous avons touché du gruyère. Depuis q.q. temps on nous donne une sorte de gros saucisson qui nous a semblé bon au début mais dont on a assez par l'abus que l'on fait, chaque jour maintenant nous en touchons. Cela compte pour un repas de viande. C'est un mélange de viande de cheval, de bœuf. A 7 heures je pars avec mon équipe pour le Pavillon. Il fait toujours nuit noire. Vivement que ce soit la pleine lune. Au moment d'arriver au gourbi, nous avons une petite alerte. Jusque-là le chemin s'était fait [sans] incidents. Mais voilà que plusieurs fusées se lève reflétant leurs lueurs jusqu'à nous. Instinctivement chacun s'allonge car on sait ce qu'il va arriver. En effet la fusillade crépite et les balles passent avec leurs ronrons, puis l'accalmie revient et nous gagnons vivement notre petit trou où l'on se sent plus à l'abri. Nous ne sommes pas appelés de la nuit. Comme à l'habitude la fusillade n'a cessé qu'avec le jour.

Mercredi 21 octobre 1914. Nous nous levons de bonne heure. Le calme est relatif. Par ci par là un coup de feu. Jusqu'à midi aucun blessé n'est signalé. Nous cassons la croûte et

attendons les évènements. On fait causer. Vers deux heures nous apprenons par un cycliste qui revient des lignes que les allemands ont fait sauter plusieurs tranchées où se trouve la 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>. Il y a de la casse. On vient nous chercher en effet. Nous partons à 3 équipes. Nous ramenons le capitaine de la 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> blessé à la tête. Le chemin est fatigant. On monte, on descend, le terrain est glissant. On a un mal de chien pour avancer et il faut nous retenir aux broussailles du sentier.

Nous repartons de nouveau. La fusillade est assez vive. Au poste du commandant, nous sommes obligés de nous mettre à l'abri dans un petit gourbi car une attaque se déclenche.

La fusillade roule fortement. Dans le sous-bois la résonance est énorme. Il faut parler haut pour se faire entendre du voisin. Quel bruit ! La nuit est venue mais la fusillade ne s'est guère ralentie. Il nous faut malgré tout partir.

Nous ramenons un blessé couché, un autre nous suit qui peut marcher. Avec la nuit nous avons encore plus de mal car on ne voit pas où l'on met le pied. Plus de dix fois je suis tombé avec le blessé. On rage et l'on bougonne. De temps à autre la fusillade nous oblige à nous coucher car cela siffle fortement à nos oreilles.

A 1 heure du matin nous rentrons au gourbi vannés exténués.

Nous devons descendre hier soir mais nous n'avons pas été relevés. Aussi rien à manger. Je vais toujours dormir car je n'en peux plus et s'il faut encore naviguer tout à l'heure, ce sera autant de pris en passant.

Jeudi 22 octobre 1914. (Le) On vient nous réveiller. Il y a des blessés à aller chercher tout de suite. Il fait grand jour ! Quelle heure est-il ? 7 heures. Nous apprenons qu'un B<sup>on</sup> a été relevé et qu'il partait en repos dans une ferme près de Vienne le Château. La musique est partie elle aussi. Mais on est pas venu nous relever et de plus rien apporter pour manger. Il faut partir le ventre creux. Nous faisons relai avec les brancardiers et du poste du colonel aux voitures qui viennent sur la route de Binarville nous transportons les blessés que l'on nous amènent. Lorsque nous avons fini nous restons avec les brancardiers du 1<sup>e</sup> B<sup>on</sup> qui nous offrent à manger. Un bon rata et du jus. On fait un repas excellent. Il est deux heures de l'après-midi et l'accalmie est revenue après le coup de chien d'hier soir.

Le 1<sup>e</sup> B<sup>on</sup> ne sera relevé que lorsqu'il aura repris les tranchées perdues. Un camarade descend à Vienne pour chercher un peu de ravitaillement si possible. IL revient avec deux boules de pain et deux boîtes de conserve. Nous ne mourrons pas de faim et j'espère que la relève ne tardera guère. Je me demande si en descendant je vais encore trouver mon sac ! J'avais du linge du chocolat du sucre, se serait bien malheureux de perdre tout cela. Je vais m'allonger un peu car nous marcherons certainement encore. Un avion Boche vient survoler nos parages. Il laisse tomber quelques fusées, signaux de repérage pour la B<sup>nie</sup> toute proche de la route et hier leur a servi quelque chose.

Vers les 5 heures du soir on nous envoie à la 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> où un blessé est signalé. Le jour commence à décroître, aussi nous faisons vite avec l'espoir d'être de retour avant la nuit. Nous commençons à connaître le chemin jusqu'au PC du commandant. Là personne pour nous conduire. Nous attendons un moment. La nuit vient. Nous apprenons qu'une attaque va avoir lieu d'un moment à l'autre de notre part. Nous voilà bien servi. On nous donne un infirmier pour nous conduire mais il ne connaît pas le chemin n'étant pas de la 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>. Nous voilà donc en route. Un s/officier des canons de 65 de montagne cherche sa pièce pour l'attaque. Un homme du régt dont la C<sup>ie</sup> est en réserve s'est lui aussi égaré et ne sais plus où il est. Tout à coup le bruit du canon se fait entendre. C'est le déclenchement de l'attaque. Sous bois cela résonne formidablement. La fusillade se met aussitôt de la partie. Les Boches craignant l'attaque tire sans arrêt. Les balles passent drues avec leurs petits frous frous, d'autres éclatent avec un bruit sec sur les arbres. Nous nous mettons à l'abri dans une cagna où étaient des hommes de réserve. A l'intérieur un restant de feu entretient une douce chaleur. Le bruit du dehors y est atténué. Cela dure environ une demi-heure. Puis les coups s'espacent sans pour cela s'arrêter. Le camarade qui nous conduit, nous fait rebrousser chemin jusqu'au commandant, car ne connaissant pas le chemin il ne veut pas s'aventurer plus loin. Peut-être l'infirmier de la C<sup>ie</sup> sera-t-il de retour. En tous les cas nous aurons peut-être à naviguer vers une autre C<sup>ie</sup> car après ce vacarme il se pourrait fort bien qu'il y eu de la casse. Nous



attendons dans un abri que l'on vienne nous chercher. Nous sommes là tous les quatre dans l'obscurité. Pas un de nous n'a un morceau de bougie pour éclairer l'endroit. Un nouvel hôte vient chercher asile. En causant j'apprends que c'est le soldat qui tout à l'heure avant l'attaque cherchait sa C<sup>ie</sup>. Il est venu s'échouer là. Il nous raconte ses malheurs. On ne vient toujours pas nous chercher. Je m'endors dans un coin allongé sur la terre battue. Je me réveille. Y a-t-il longtemps que je dors ? Le froid vient de me réveiller, mes camarades dorment encore. Au dehors quelques coups de feu claquent de temps à autre. Je ne sais l'heure qu'il est. A ce moment du trou qui sert d'entrée quelqu'un nous demande. Nous sommes tous les quatre vivement dehors. Nous allons à la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> avec un brancardier. Nous arriverons peut être à bon port cette fois ci. Nous avançons lentement. Le brancardier connaît un peu le chemin pour y être passé de jour mais il fait

une nuit si noire que l'on y voit guère. Nous traversons une clairière, enjambons des troncs

de s d'arbres qui encombrant le sentier que nous suivons. Une sentinelle que nous rencontrons nous mène jusqu'à l'entrée du boyau que nous devons prendre pour aller jusqu'à la première ligne. Après un défilé interminable dans un boyau si étroit que l'on a peine à passer à un de front nous arrivons à la tranchée. Les hommes ont creusé dans la paroi des petites niches pour eux s'abriter. De place en place des guetteurs sont aux créneaux, tirant de temps à autre dans la nuit au hasard. Notre blessé est là dans une niche. Nous le chargeons dans une couverture car nous avons laissé notre brancard à l'entrée du boyau. Nous n'aurions pas eu la facilité de l'employer. L'homme est blessé à la cuisse. Le transport commence. On ne peut porter qu'à deux. Un aux pieds, l'autre à la tête. Il faut tirer notre fardeau tout en s'arc-boutant des coudes et des genoux aux parois du boyau. Enfin nous retrouvons l'entrée et le chargeons sur le brancard. Tout d'abord cela va assez bien. Mais à un certain moment nous trouvons devant nous un boyau à traverser que nous n'avions pas eu en venant. Pourvu que nous soyons dans le bon chemin. La marche continue. On s'empêtre dans les branchages à chaque pas, aussi on avance lentement. Les balles ne sifflent pas trop heureusement. Enfin il faut s'arrêter devant un deuxième boyau. Certainement nous sommes perdus et plus nous avançons dans cette direction plus nous nous embrouillons. Que faire ? Revenir sur nos pas ! avec toutes les difficultés ! On appelle la sentinelle ! Mais personne ne répond. Où allons-nous aller. A l'endroit où nous venons de faire arrêt, quelques branchages ont été jetés sur le boyau pour former abri. Nous décidons d'attendre le petit jour afin de voir où nous sommes. Deux camarades descendent dans cette sorte d'abri pour y descendre le blessé. A tâtons ils pénètrent dans l'abri mais ils en ressortent presque aussitôt et nous disent que ce doit être un boche qui a répondu dans un grognement. En vitesse on empoigne le blessé et nous faisons demi-tour. On va du plus vite que l'on peut à travers les branchages qui encombrant la clairière. Enfin n'en pouvant plus on s'arrête près d'un gros tas de rondins derrière lequel l'on se met à l'abri.

Chacun pousse un soupir de satisfaction. Ce n'est pas que l'on soit hors de tous dangers. Mais derrière ce tas de rondins on se sent plus en sûreté. Les balles ne pourront pas nous y atteindre. Les camarades qui ont descendu dans le boyau ont bien l'idée que c'est un boche qui a répondu. Il se peut qu'étant égaré nous soyons allés chez eux. Mais cela m'étonne. Je crois plutôt que c'est un homme de chez nous qui s'est mis à l'abri pour dormir un somme tranquillement et qui réveillé a grogné sans savoir de quoi il s'agissait. Après une bonne pose nous décidons de nous mettre de nouveau à la recherche de notre route. Nous ne pouvons pas attendre le jour ici. Au bout d'un quart d'heure de marche nouvel arrêt. Nous n'arrivons pas à retrouver notre chemin. Je vais en reconnaissance avec le brancardier qui nous a accompagné. A force de tourner et de retourner nous tombons au « barrage ». Cette fois le chemin est retrouvé. De là au poste c'est l'affaire d'une bonne demi-heure. Nos camarades sont contents eux aussi que nous soyons près du but. Depuis hier matin nous n'avons pas mangé. En partant hier soir nous avions l'espoir de rentrer de bonne heure et nous revenons il est 3h ½ du matin. Nous cassons la croûte et bientôt je dors à poings fermés.

Vendredi 23 octobre 1914. A 5 heures du matin les équipes sont parties de nouveau vers les lignes. On nous a laissé coucher jusqu'à 7h afin de nous reposer. Nous transportons les

blessés de notre poste aux voitures qui viennent à mi-chemin de Vienne à ici. Je voudrais déjà que la relève soit faite. Il paraît que c'est pour aujourd'hui. Nous partirons lorsque la dernière C<sup>ie</sup> sera partie des lignes. Pour notre journée nous avons une boule de pain et deux boîtes de singe pour 4. Pas de café ni d'eau.

A onze heures on apprend que la relève est commencée.

Bientôt en effet nous voyons défiler devant nous en file indienne la première C<sup>ie</sup>. Les hommes sont haves et harassés par ces 21 jours de ligne qu'ils viennent de tirer. Ils sont heureux de pouvoir aller se reposer quelques jours à l'arrière. A 6h du soir la dernière C<sup>ie</sup> défile. C'est à notre tour de filer.

En route sur Vienne le Château. Nous y retrouvons nos sacs. Rien ne manque, c'est une chance. Puis nous chargeons nos sacs sur la voiture d'ambulance qui va justement à notre lieu de repos. Nous avons environ 8 à 10 km à faire pour gagner le cantonnement. Nous passons la Renarde, Vienne la Ville que nous traversons dans toute la longueur et à peu de distance de là nous trouvons la ferme de La Noue Saint-Martin. Nous

avons prêter la main à la voiture. Car les chevaux en avaient assez pour monter une côte abrupte avant d'arriver à la ferme. Nous retrouvons bientôt les camarades. On nous a gardé à manger. Après la soupe je me couche car j'en ai assez de ma journée. Un bon lit de foin comme matelas, aussi je vais faire une bonne nuit certainement.

24 octobre 1914. Je me lève d'assez bonne heure, bien reposé de mes fatigues de la veille. Je vais faire un petit tour ayant la pose ce matin, car il y a déjà des corvées de désigner pour nettoyage et assainissement du cantonnement. C'est une grande ferme avec toutes ses dépendances. Elle se trouve au fond d'un ravin. D'un côté où la vue s'étend plus longuement on distingue à travers quelques arbres le village de Vienne la Ville. Il y a certainement un chemin moins long que celui que nous avons pris la veille au soir avec les voitures. Les crêtes environnantes sont boisées. Beaucoup de sapins qui gardent leurs robes vertes alors que les feuilles des bouleaux très nombreux, jaunissent déjà. La nature est jolie. Le corps principal de la ferme ressemble à un petit château. L'état-major du rég<sup>t</sup> y est logé. Dans les bâtiments environnants loge le 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. La CHR est quelque peu retiré dans une grange immense.

L'après-midi je profite d'un rayon de soleil pour laver mon linge. Un petit lavoir perdu dans le bois où l'on est très bien, sert à propos. J'ai touché du linge d'hiver. Un bon chandail avec lequel je n'aurai pas froid. Les jours diminuent de beaucoup. Aussi je me couche de bonne heure. On entend chaque soir la fusillade.

25 octobre 1914. Aussitôt le jus pris il faut se sortir de son trou pour l'éternelle corvée. Le TM en chien de quartier qu'il est dirige les opérations avec sa brutalité coutumière, corvée de feuillées ! C'est la mieux avec la dysenterie actuelle c'est plaisir à travailler, voir et sentir, corvée de bois pour la soupe, corvée de ravitaillement pour la cuisine, corvée de quartier dans le coin où nous logeons. Il faut aussi deux ou 3 hommes pour ramasser, sur le perron du château ou loge le colonel, les papiers, ordures diverses ainsi que toutes les feuilles tombées de la vigne qui court sur le mur ! Quel métier. Il faut aussi pour les waters closets du colonel et de ses officiers, un homme spécial chargé pour tout travail dans sa journée de nettoyer après le passage d'un de ces messieurs. C'est le larbin en plein

car si l'on murmure il y a toujours l'obligeant TM ou le sympathique chef qui menace de vous faire remonter dans une compagnie. Ce matin je suis de corvée de quartier dans le cantonnement. Enfin l'heure de la soupe arrive. Après-midi je fais la sieste. Quelques camarades font des parties de cartes pour tuer le temps, ou blaguent sur la vie actuelle et sur les événements.

De bonne heure je suis couché.

26 octobre 1914. Rien de neuf aujourd'hui. Les diverses corvées vont leur train. Le canon gronde de temps à autre.

27 octobre 1914. Toujours rien de nouveau. Le repos doit toucher à sa fin.

28 octobre 1914. Aucun changements. La journée est très calme. On nous annonce la relève pour la nuit du 30 au 31. Voici le bon temps déjà terminé.

29 octobre 1914. Depuis le matin le canon tonne avec vigueur et le bruit des « moulins à café » retentit sans cesse. Que se passe-t-il là-haut ? Bientôt nous le saurons puisque notre

repos touche à sa fin. Pour la 3<sup>e</sup> fois nous allons retourner à Vienne le Château. On va quitter la bonne vie de l'arrière pour l'avant. C'est que malgré la mauvaise humeur et la méchanceté du TM c'était moins dangereux que vers les lignes. Fini les bonnes après-midi, l'attente des lettres le soir et les douze heures de sommeil. Que cela se termine bien vite. C'est le souhait de chacun. Vers le soir je vais sur la crête en face de la ferme. Nous voyons les flocons blancs des fusants qui éclatent. La soirée est belle, je passe quelques temps à regarder ce spectacle tout [en] fumant une pipe. Il ferait si bon de passer cette belle soirée d'automne chez soi.

30 octobre 1914. Notre dernière matinée est assez tranquille. Mais cela se gâte dans l'après-midi. 3 équipes de chez nous sont parties pour aider les brancardiers du 8<sup>e</sup> B<sup>on</sup> qui était remonté afin de soutenir le 128<sup>e</sup> qui avait fléchi, ce pauvre 128<sup>e</sup> a une vraie guigne. Les Boches lui tombe toujours dessus sans qu'il puisse se ressaisir. Il y a pas mal de blessés paraît-t-il. Après la soupe du soir chacun prépare son sac. Cette nuit à 2h départ pour Vienne. Encore une nuit à la blanche certainement.

31 octobre 1914. A minuit réveil. Naturellement une heure avant le départ on nous fait attendre dehors. Il ne fait pas plus chaud que ça. Vers les 2h en route. Le rég<sup>t</sup> est déjà parti. Le sac

pèse lourd aux épaules. Au petit jour nous arrivons à Vienne et prenons place dans la cave que nous avons quitté. Les musiciens du 128<sup>e</sup> s'en vont à leur tour au repos. La cave n'a pas changé d'aspect. Toujours les bas flancs avec les matelas sauf qu'ils sont plus sales. Mais l'on s'y étend avec délices après cette marche. A midi je prends le planton au PS avec mon équipe. A la nuit tombante jusqu'au matin les blessés rappliquent. Il paraît qu'il n'y fait pas bon là-haut.

1<sup>er</sup> novembre 1914. C'est aujourd'hui dimanche et de plus la Toussaint. IL n'y paraît pas du tout. Ça ressemble bougrement aux autres jours. Je n'ai guère eu de loisirs depuis hier soir vu le nombre de blessés. Le canon gronde de temps à autre. Sur un petit bois situé près de la route de Binarville les fusants rappliquent par rafales.

Il y a là des C<sup>ies</sup> en réserve. C'est là que je suis allé chercher un blessé hier soir. Les aéros Boches se baladent sur le pays et les alentours. Gare ce soir ! Un ordre a paru de tuer tous les chiens car paraît-il les Boches s'en servent pour faire de l'espionnage. J'en ai vu tuer un par la sentinelle à l'entrée du pays. Le chien se dirigeant de notre côté je voyais le moment que nous allions prendre à sa place.

Vers les 5 heures du soir un petit bombardement commence sur l'entrée du pays où nous sommes. Me trouvant au PS je descends à la cave. Les avions ont sûrement vu du monde dans la journée et ils arrosent notre coin.

A chaque coup la maison tremble. Tout à coup un éclatement suivit de cris. Il y a bien sûr de la casse. En effet on apporte un blessé de la 8<sup>e</sup> les jambes criblées d'éclats. Il a l'air bien mal deux autres blessés plus légèrement et deux tués dont un musicien du 87<sup>e</sup>. L'autre est un de mes camarades de la 8<sup>e</sup>. Nous étions arrivés ensemble à la caserne. Il venait de passer fourrier et rentrait de corvée de ravitaillement. C'était un garçon charmant aimé de ses camarades. J'ai vu des réservistes le connaissant pourtant depuis peu pleurer devant son corps. Je suis allé quelques heures après signer son acte de décès (Lefort) et puis je l'ai fouillé pour remettre ses affaires personnelles à la C<sup>ie</sup>. Nous l'enterrons demain au cimetière du pays. Je me couche de bonne heure vanné et brisé de ma journée.

2 novembre 1914. Réveil à 7 heures du matin. J'ai passé une bonne nuit et s'il a tonné je n'en ai rien entendu. Après le jus je vais avec quelques camarades qui étaient de la 8e pour l'enterrement de Lefort, ainsi que du musicien du 87e et du blessé qui est mort dans la nuit. Un camarade confectionne de modestes croix de bois et fait les inscriptions. Vers les 8h nous nous sommes dérangés par un nouveau bombardement comme la veille. Cela dure peu heureusement. Nous partons pour le cimetière qui se trouve sur la route du Rouchon. En chemin nous aidons les porteurs. Les civils ont creusé les fosses. Nous y étendons dans l'une notre camarade Lefort. Le voilà reposant dans sa dernière demeure, sous les sapins. Nous étendons quelques gerbes de fleurs sur sa tombe et nous disons adieu à notre pauvre camarade. Quelle triste chose que cette tuerie. Aujourd'hui lui, demain peut-être notre tour.

Il nous faut attendre pour redescendre dans le pays car il y a bombardement. L'après-midi est quelque peu mouvementée. Les Boches ont attaqués nos tranchées sur certains points.

3 novembre 1914. Réveil à 7h. Un petit bombardement léger comme déjeuner. Puis c'est le calme. Je suis de repos aujourd'hui car je monte ce soir. Je fais ma toilette puis bouquine quelques livres que j'ai trouvé. J'attendais un paquet mais rien n'est arrivé, et depuis 4 jours aucune lettre.

Je remplace ce soir un brancardier. A 7 heures après la soupe en route. C'est calme, quelques rafales de temps à autre.

La lune est brouillée et il faut s'habituer à l'obscurité. A la hauteur du Pavillon rafale en règle. Vite on s'aplatit laissant passer les frous frous. Aucun blessé de la nuit c'est même étonnant.

4 novembre 1914. Nous nous réveillons de bonne heure tant étonné de n'avoir pas eu à marcher cette nuit. Nous faisons un peu de feu pour faire chauffer le jus. Le temps est au beau et c'est très calme. Aucun bruit. On en profite pour faire une provision de bois mort pour la journée. Puis on aménage le gourbi. Je fais des escaliers pour y descendre. L'abri n'est pas trop mal aménagé. C'est une sorte de couloir assez long. On s'est servi du fossé pour cela. Il est recouvert de madriers de branchages et de terre. On n'y est à l'abri des fusants du froid et de la pluie mais pas des percutants. Ce serait une malchance qu'il en tombe un dessus. Pour y entrer il faut se mettre à quatre pattes. Mais une fois assis à l'intérieur on y est pas trop mal. On y mange on y dort on y joue aux cartes en attendant les évènements.

A onze heures on mange la soupe et nous passons une partie de l'après-midi dehors à prendre le frais. Il faut en profiter tandis que c'est calme. A 4 heures on vient chercher une équipe. Des hommes ont été blessés en lançant des pétards. Je fais partie de l'équipe qui part. Le Chemin se fait sans incident seule notre artillerie tire. Mais aucune réponse ce dont on se passe volontiers. Nous ramenons notre blessé qui avait été ramené au poste du commandant. Et nous repartons. Nous allons en ligne à l'endroit où je me suis perdu l'autre soir. Nous défilons dans des boyaux étroits pendant 1 bon kilom.

La nuit est tombée. La lune donne un peu éclairant le chemin. Arrivé près du blessé, un s/lieutenant qui dirigeait l'essai des nouveaux pétards, nous sommes obligés d'attendre quelques minutes car la fusillade crépite ferme. Les nôtres répondent. Ses hommes sont là aux créneaux tirant dans la nuit. Les tranchées sont ici assez éloignées l'une de l'autre. Les balles sifflent au-dessus de la tranchée. Puis c'est le calme qui revient. Les coups s'espacent. Nous en profitons pour charger notre blessé dans une couverture et en route. Quel mal dans ces boyaux étroits. Avec cela le blessé pèse un poids formidable. Nous fatiguons et sommes obligés de faire souvent la pose. Le blessé est dans le coma. Il râle vomissant le sang par la bouche qui gicle jusqu'aux parois du boyau et ce n'est pas ce transport qui lui fera du bien. Enfin nous sortons du trou. Le chemin est moins pénible quoique glissant et montueux par endroits. Nous avons mis au moins deux heures rien que pour sortir des tranchées.

Nous chargeons le blessé sur un brancard et en route pour Vienne. Où l'on arrive fatigué et trempé de sueur. Je vais dormir à la cave et ne suis pas long à m'endormir.

5 novembre 1914. La journée est calme et rien ne vient troubler nos occupations.

6 novembre 1914. Ce matin corvée de quartier en règle on enlève un tas énorme de fumier qui se trouve juste à l'endroit où l'on fait la cuisine. Cela attire les mouches et quand on mange la soupe il y a toujours quelques-unes pour améliorer et donner du goût. Nous partons cette nuit pour la ferme de La Noue en repos. Je me couche de bonne heure le réveil étant à quatre du matin.

7 novembre 1914. Vers les minuits je me réveille il y a au dehors une galopade de diable, qu'est-ce qui se passe. Puis des appels et on vient nous chercher pour aller aider à éteindre un incendie qui vient de se déclaré près de

notre cave. Mince de corvée. Heureusement qu'il y a un brouillard intense, sans quoi les Boches pourraient nous envoyer quelques fusants avec cela la relève du rég<sup>t</sup> est commencée. Des C<sup>ies</sup> descendent d'autres montent cela ferait du beau travail. La pompe du village a été mise en B<sup>tie</sup> et nous faisons la chaîne pour l'alimenter d'eau ce qui n'est pas une petite

besogne. Vers les 3 heures cela se calme. Il n'y a plus qu'à laisser se consumer. Je ne me recouche pas, et l'on part pour la ferme de La Noue.

La journée se termine très tranquillement. Nous sommes contents d'être au repos et chacun reprend son petit coin dans la grange.

8 novembre 1914. Mauvaise journée. Notre repos va bientôt se terminer. Les Boches ont attaqués de nouveau et le 128 n'a pu maintenir les positions. Déjà des C<sup>ies</sup> retournent en lignes. Ce n'est pas pour faire plaisir.

Dans la soirée je rencontre un cousin qui vient d'arriver avec un renfort. IL n'est pas encore venu au front et pour son arrivée il tombe bien. Nous passons l'après-midi en corvée de quartier. Le TM n'a garde de nous laisser à rien faire malgré la perspective de remonter.

9 novembre 1914. Le rég<sup>t</sup> part dans la journée pour être en réserve. Demain il va y avoir attaque de notre part gare le chambard. Ça ne m'enchant guère. Enfin il n'y a rien faire. Je prépare mes affaires car nous partirons de bon matin. Notre repos n'aura pas été long.

10 novembre 1914. De bon matin nous arrivons à Vienne le Château. Notre cave est occupée par la musique du 128 car ils attaquent eux aussi afin de reprendre les tranchées perdues. Nous déposons nos sacs dans un petit bâtiment attenant à une cave voisine de celle où nous étions.

Le bombardement est très violent de notre part. L'attaque est en route. Nous partons pour le Pavillon car il y a déjà pas mal de blessés qui reviennent. Puis je redescend avec mon équipe pour aider au P. de S. Il y a un encombrement du diable. Que de blessés. L'évacuation a bien du mal à se faire. C'est heureux que les Boches ne tirent pas sur le pays. Le cousin que j'avais vu hier est blessé à la main. Il n'aura pas fait long feu. Quelques heures de lignes et en route vers l'arrière. Ça c'est chic.

L'attaque n'a pas été de ses mieux. Beaucoup de pertes et rien de repris. Pas mal d'officiers en moins. Le colonel Agel blessé mortellement en chargeant à la tête du rég<sup>t</sup>

Une douzaine de brancardiers et d'hommes de tués ou blessés en allant chercher son corps. Les Boches tirant sans relâche en voyant que l'on tenait à toute fin à avoir ce corps.

Résultat huit cents hommes hors de combat en quelques heures. Les Boches avec leurs mitrailleuses ayant arrêté net notre attaque. Toute la nuit nous allons des lignes au P. de S. Aussi le matin arrivé je n'en puis plus.

Le rég<sup>t</sup> pourra se souvenir du 10 novembre.

11 novembre 1914. La journée est plus calme et le bombardement moins violent. Nous restons dans notre nouvelle cave en attendant du nouveau. A la nuit tombante une forte fusillade se déclenche à notre gauche vers Servon accompagnée de rafales d'artillerie. Des lueurs d'incendie s'aperçoivent chez les Boches. C'est sinistre ces lueurs au loin avec ce bruit de canon. Cela vous fait froid.

Le vent souffle par fortes rafales. Il ne doit pas faire bon aux tranchées.

12 novembre 1914. La nuit a été coupée par un duel d'artillerie. Un temps abominable de pluie et de vent n'a pas cessé. La journée est assez tranquille mais mauvais temps.

13 novembre 1914. Le temps est couvert. Le canon gronde toujours. Dans l'après-midi la pluie se mets à tomber. Une pluie fine qui vous glace, un fort vent se lève. Des renforts passent pour le 128<sup>e</sup> parmi eux quelques jeunes de la classe 14. Mon ami Serry nous rejoint. Il aurait pu rester q.q. temps encore car en ce moment ce n'est pas des plus intéressants. A la tombée de la nuit je vais au ravitaillement qui se fait en dehors du pays. On ne s'y voit pas. La pluie s'en mêle. Les autos d'ambulances nous éclaboussent de boue liquide et nous aveuglent avec leurs phares. De temps à autre une fusée éclaire le chemin et nous laissent éblouit quand elle s'éteint. Quelques obus passent au-dessus de nous s'en allant vers l'arrière. On presse le pas pour avoir fini au plus vite et gagner la cave. Là au moins on est à l'abri des obus, pas de l'eau car malgré l'épaisseur de pierre il y a des infiltrations. Il faut pourtant se contenter de cette cave. Beaucoup voudraient en avoir autant. Demain nous partons pour la ferme de La Noue.

14 novembre 1914. Contre ordre. Nous ne partirons pas ce matin. Peut-être demain.

15 novembre 1914. Nous partons pour La Noue dans la matinée. Espérons que cette fois notre repos sera plus long que le dernier. Il pleut par averses. Les routes sont boueuses. La route se fait sans trop de mal. Nous reprenons nos places. Bien sûr que demain notre TM nous trouvera une corvée quelconque à faire.

16 novembre 1914. Le temps est tourné à la pluie. Elle ne cesse pas de la journée. Il nous faut rester calfeutrer dans notre grange et le temps semble long. Je vais en corvée à la ferme des Moulinets à 2 k d'ici dans l'autre ravin pour aller chercher une lessiveuse d'eau.

17 novembre 1914. Journée pluvieuse. On s'embête d'un pareil temps. Le canon ne gronde pas. La pluie a calmé l'artillerie et les combattants. Il doit y avoir q.q. chose comme boue en ligne et sans abri, les hommes doivent être beaux.

18 novembre 1914. Ce matin en m'éveillant je suis tout surpris de voir la terre recouverte de givre. Il a bien gelé. La terre est durcie. Il fait un petit froid sec. La journée sera belle, le soleil se montre. Je vais avec quelques camarades faire un tour dans un bois de sapins proche du cantonnement. Avec le beau temps le canon recommence à tonner. Un avion lance des fusées de repérage sur un échelon d'artillerie près d'ici. En rentrant de notre promenade nous voyons les camarades préparer leurs sacs. Que se passe-t-il ? Après la soupe on part pour Vienne. Il y a q.q. chose qui ne va pas encore. Vraiment c'est la barbe, toutes ces allées et venues. On mange la soupe regrettant de ne pouvoir passer encore une nuit dans le foin. On attend ensuite le départ. La nuit vient et nous sommes encore là. Un ordre arrive. Nous ne partirons que demain matin. Ce n'était pas la peine de nous effrayer d'avance. Le canon n'a pas cessé de tonner de la journée. Il ne doit pas faire bon là-haut au Pavillon.

19 novembre 1914. Réveil à 7h on n'est pas encore venu nous réveiller. Tout le B<sup>on</sup> est parti cette nuit. Il n'a pas fait chaud du tout. La terre est bien gelée. A 10 heures nous partons pour Vienne-le-Château. La marche nous réchauffe. Je reprends place dans la cave que j'habitais la dernière fois. Il n'y pleut plus, vu la gelée. On y a installé une cuisinière. Le puits d'aération servant de cheminée. Nous serons très bien. Mais il faut tout le temps de la lumière. Dans la soirée plusieurs équipes montent au Pavillon.

20 novembre 1914. La journée s'annonce belle mais froide. Un soleil pâle se montre. Dans la matinée les Boches tirent vers le Pavillon. Il y a des C<sup>ies</sup> en réserve et probablement qu'elles auront été vues. Nous partons pour descendre des blessés car il y eu de la casse. Nous sommes à plusieurs équipes. Un obus est tombé dans un abri. C'est en face le notre de l'autre côté de la clairière. C'est un triste spectacle. Je descends dans l'abri pour charger notre blessé qui se plaint beaucoup. Il y a là 7 morts d'allongés dans tous les sens. Nous ramenons notre blessé à Vienne. Il a reçu plusieurs éclats et a un bras déchiqueté. Il souffre c'est incroyable. Il n'en a certainement plus pour longtemps. Il a la face cadavéreuse.

A peine avons-nous regagné la route que les Boches tirent de nouveau vers le Pavillon. Le reste de la journée se passe bien.

21 novembre 1914. Nous nous levons à 7 heures. Le froid est toujours aussi vif. Je vais prendre le planton à la brigade comme travail je porte les ordres de la brigade au poste du colonel. Nouveau métier. Les habitants du village ont été obligés de partir en quelques heures. Il y avait parmi eux certaines personnes faisant de l'espionnage. Bien des faits ayant laissé soupçonner des fuites de chez nous aux lignes allemandes. Nous serons peut-être plus tranquilles. Je prends le planton au château où est logé le général de brigade. On y est très bien. Nous sommes à trois pour faire ce truc là.

22 et 23 novembre 1914. Rien de nouveau pendant ces 2 jours. De temps à autre q.q. obus arrivent dans le village. C'est toujours risquer de s'y promener.

24 novembre 1914. Nous partons en repos pour le Rouchon petit hameau à vingt minutes de Vienne où nous avons logé quelques jours en arrivant dans cette région. Nous arrivons de bon matin trainant avec nous tout le matériel de cuisine.

Les 3 ou 4 maisons sont occupées par une C<sup>ie</sup>. La petite maison où logeait le général lors de notre premier séjour est reprise par ces messieurs de l'état-major. Nous sommes disséminés le long du talus de la route dans des abris à peu près potable. Dans le nôtre une chaudière a été installée. Nous pourrons faire du feu.

Le restant du B<sup>on</sup> est logé dans des abris de branchage en plein bois. Nous avons un peu de paille. Nous nous installons de notre mieux. Le soir nous faisons un bon feu car il ne fait pas chaud, et ici le bois ne manque pas.

Il nous faut emplir d'eau la chaudière afin qu'elle n'éclate pas et quand l'eau boue il faut la changer pour de la froide, c'est un travail mais on a chaud dans l'abri.

Le soir surtout quand la nuit est venue que tout le monde est à l'intérieur. La porte bien close on éprouve une sensation de bien-être. Une bonne chaleur vous engourdit. Parties de cartes s'organisent à la lueur du modeste éclairage que nous confectionnons nous-même. C'est que les bougies sont rares. Avec de la graisse de bœuf fondu et une mèche faite avec un pansement nous arrivons à avoir une lumière à peu près. Ça fume pas mal mais c'est mieux que rien et on peut faire la veillée.

Dans la journée un renfort composé presque exclusivement de la classe 14 est arrivé. Ils vont avoir bon temps pour débiter !

J'ai rencontré q.q. camarades de Beauvais.

25 novembre 1914. On se lève au jus. Dehors un fort vent nous glace. Je suis de corvée. Avec 3 camarades je vais près d'ici nettoyer une source afin que l'on puisse s'en servir. Il n'y fait pas chaud et avec ça le TM nous rase de ses bobards. J'y ai gagné l'appétit et je mange de bon cœur le rata de l'ordinaire. Nous ne laissons pas éteindre le feu à l'intérieur de la cabane. On brûle quelque chose comme bois. On parle de relève de corps pour aller à l'arrière. Je le voudrais bien et se serait fini que je serai bien content.

26 et 27 novembre 1914. C'est le dégel. Le froid est moins vif mais par contre il y a une boue épaisse. La corvée de quartier n'en finit plus. On est bien que le soir dans l'abri où l'on oublierai la guerre si de temps à autre le bruit du canon ne venait troubler notre quiétude. Notre coin est tranquille. Aucun obus ne tombe par ici.

28 novembre 1914. Ce matin départ pour Vienne le Château. Le rég<sup>t</sup> remonte en lignes. Nous préparons nos sacs et après la soupe en route. La route n'est qu'un cloaque où l'on enfonce jusqu'à la cheville. Heureusement que ce n'est pas loin.

Nous reprenons possession de notre cave. Je prends de suite le planton à la brigade pour jusqu'à ce soir. Je porte q.q. ordres dans la journée et le soir avant de partir je vais donner un coup de main à un camarade qui va chercher une voiture de pétards à main dans un dépôt situé dans la crête de Vienne le Ch<sup>au</sup> le long de la route de Binarville. Je rentre à 8h du soir au cantonnement pour manger la soupe et faire une bonne nuit si possible.

29 novembre 1914. La nuit a été calme. La pluie n'a cessé de tomber et comme déveine je couche juste au-dessous d'une fissure du roc. Ce qui fait que cette nuit l'eau me dégoulinait sur le corps. Il y a une petite mare dans la cave. Nous allumons le feu pour nous réchauffer. C'est une veine

que nous avons pu installer une cuisinière. Nous faisons du pain chaud qui nous semble excellent.

Du 30 novembre au 3 D<sup>bre</sup> 1914. Nous sommes revenus au Rouchon pour le repos. Il fait un temps de chien. De la pluie sans discontinuer. C'est à dégouter. La paille qui est toujours la même que celle que nous avons la 1<sup>er</sup> fois en arrivant ici, commence à devenir un véritable fumier avec une petite odeur qui plaît. Et il faut s'en contenter. Le soir on s'étale sur ce fumier et nous nous couvrons avec des toiles de tente, car le toit de l'abri est un véritable écumoire. Le matin quand on se réveille on est tout raide. Nous ne sommes pas encore les plus mal. Les C<sup>ies</sup> qui sont logés dans le bois sous des abris de branchages sont pires que nous. Le camp où ils logent a été surnommé « Plaisance ». C'est tentant !

4 décembre 1914. Je vais prendre le planton à la brigade Je pars à 6 heures du matin pour La Harazée où la brigade est maintenant installée. Je gagne La Hacardelle et veut reprendre le sentier qui mène directement à La Harazée sans être obligé de faire le tour par la grande route. Ce sentier je me rappelais l'avoir pris avec la musique quand nous allions à La Harazée pour la 2<sup>e</sup> fois. Mais je m'y perds. Je rejoins donc la grande route. Sur cette crête où je passe il y a quantité de 75 mais malheureusement sans grande provision d'obus. Une B<sup>rie</sup> est à cheval sur la route. Tout est calme. Ses canons reposent. Je descends la route qui serpente et me voici dans le village de La Harazée. A peine suis-je dans le village que des sifflements se font

entendre. Ce sont des fusants qui vont éclater sur la crête d'où je viens. J'ai passé au bon moment. Si je repasse par là j'ouvrirai l'œil. Je me renseigne de l'endroit où loge la brigade. Au château sur le versant boisé qui fait face à la route de La Hacardelle. Le village n'a pas beaucoup souffert jusqu'alors mais de gentil et coquet qu'il était il est devenu sale et malpropre.

Le temps pluvieux qu'il fait n'est pas fait pour rendre plus propre. Les routes sont défoncées par les charriots qui circulent continuellement. Les habitations servent d'abri pour les cuisines et bureau de C<sup>ie</sup>. Partout des tas d'immondices énormes.

Je trouve le château. Là c'est plus propre. Il est vrai

que pour ces messieurs les officiers il y a des corvées de nettoyage aux alentours de leurs habitations. Dans la cour du château logent les cyclistes avec qui je prends le planton. Ils sont très bien installés. Ils ont leur popote. Un d'eux cuisine à merveille. Je mange avec eux et me tape la tête convenablement. Cela me change de l'ordinaire. Ils ont tout pour bien faire étant à même de se ravitailler. Je couche sur de la bonne paille fraîche dans une espèce de placard. La journée a été coupée par quelques bombardements. Les Boches arrosent la sortie du village qui mène vers les lignes. J'ai passé une bonne nuit et n'est pas eu à naviguer.

5 décembre 1914. Après avoir bien déjeuné je repars pour le Rouchon, un camarade étant venu me relever.

J'évite le mauvais coin en passant près de La Hacardelle. Je retrouve la gamelle de la communauté. Je fais ma toilette et vais à la corvée de bois pour le gourbi.

6 et 7 décembre 1914. Rien de nouveau pendant ces deux jours. Il pleut toujours et le matin nous nous réveillons trempés. Le rég<sup>t</sup> part cette nuit pour le secteur de La Fontaine aux Charmes au-dessus de La Harazée. Il paraît que ce secteur est plus mauvais que celui du Pavillon, et de plus avec l'approche de l'hiver ce n'est pas intéressant. Beaucoup de boue et de l'eau dans les boyaux.

8 décembre 1914. Réveil à 4 heures du matin. Nous avons été arrosé toute la nuit. Le temps est couvert et il fait un noir d'encre. A 5 heures en route pour La Harazée. Nous faisons le grand tour par Vienne le Château afin d'éviter le plateau de La Hacardelle. Après la traversée de Vienne nous quittons la grande route qui suit le fond du ravin pour regarder un sentier qui court sur le versant opposé que celui que nous suivions. Comme cela nous sommes protégés par le coteau. La grande route étant par endroits bombardée. Le coteau étant abrité des vues de l'ennemi les escouades y ont installé leurs feux et dans la nuit on aperçoit quantités de points lumineux. Les cuistots sont en train de préparer le jus et la soupe. Nous arrivons non sans mal au village. Je prends le planton à la brigade. Dans la matinée je vais à la Fontaine aux Charmes conduire un C<sup>nt</sup> d'inf<sup>crie</sup> qui va au poste du colonel. C'est la première fois que je fais le chemin. On sort du village en faisant vite car le coin est très mauvais. Très souvent une rafale de 77 y vient choir.

Les maisons détruites et les trous du chemin montrent qu'il ne faut pas s'y amuser. Le chemin monte très raide en pleine forêt pendant un kilomètre, puis c'est le plateau boisé. Des sentiers ont été frayés à droite et à gauche de la route, car elle est impraticable. On y enfonce jusqu'aux genoux par endroits dans une boue épaisse. Dans les sentiers la boue est plus liquide, on y avance avec beaucoup de difficulté mais plus facilement que sur le grand chemin. Au fur et à mesure qu'un sentier devient pas trop mauvais un autre se fait sur le côté par les corvées qui passent nuit et jour. Mon voyage se passe très bien, quelques balles de temps à autre. Le com<sup>nt</sup> n'est pas content d'avoir navigué dans la boue. C'est regrettable mais ceux qui sont en lignes et qui y restent auront le temps de maigrir. Je ne fais pas d'autre voyage dans mes vingt quatre heures, et le lendemain matin après une bonne nuit je regagne le cantonnement de la musique dans le village.

9 décembre 1914. Ce cantonnement est établi dans une jolie villa qui a perdu malheureusement de sa beauté depuis que les lignes sont installées dans les bois au-dessus du village. Le rez de chaussée est occupé par le poste de secours du rég<sup>t</sup>. La cave sert de cuisine pour la popote du colonel. Au premier dans les différentes petites chambres logent les brancardiers et les musiciens qui sont de repos, car hier plusieurs équipes sont montées et tous



les jours il y en a une de relever. Notre cuisine est installée dans le parc du château en bordure de la route qui mène aux Islettes. Notre cuisinier a trouvé un gourbi qu'il a transformé en cuisine. On y accède en descendant quelques marches. L'intérieur n'est pas très grand et la lumière n'y entre que par l'entrée. Il est recouvert de rondins et de terre. Mais la pluie traverse à volonté. Une fumée toujours intense règne dans cet abri. Est-il possible d'habiter pareil coin. Dans l'après-midi je vais au bois avec le cuisinier et lui donne un coup de main pour aller chercher le ravitaillement. Après la soupe du soir je passe la soirée dans la chambre qui nous est affectée. La pièce est assez grande. Il y a deux lits avec leurs sommiers. Le restant de la literie a disparu. Une table, des chaises fauteuils, une armoire etc.

Dans la cheminée brûle un bon feu de bois. Je fais quelques parties de cartes tout fumant une bonne pipe, en attendant les lettres. Parmi les locataires il y a les adjudants Ascagne et le TM Le premier nous rase du matin au soir avec ses boniments et son air de tout avaler. L'autre aussi haineux et levant le coude convenablement.

Si nous restons longtemps ici on va en voir de drôles avec cocos là. Cette après-midi je vais porter la soupe aux camarades qui sont en lignes. Ils sont en train de confectionner un abri car ils n'avaient pas même un abri de branchages. Ils ne s'amuse pas afin d'en profiter le plus vite possible.

10 décembre 1914. Je me lève assez tard étant un peu mal fichu. Rien de nouveau dans la journée. Le soir avant de se coucher nous faisons la causette tout en buvant une bonne bavaroise confectionnée avec de l'eau de vie et du chocolat. Le canon a donné toute journée. Rien n'est tombé dans le village. Cela tombe sur le coteau en face de nous. Celui où passe la route de La Placardelle. Lorsque la nuit est venue les balles rappliquent dans le village.

11 décembre 1914. Je prends le planton à 8 heures. Je bricole toute la journée avec les cyclistes et j'ai la veine de rester jusqu'au lendemain sans menter. Je passe une bonne nuit.

12 décembre 1914. Je regagne le cantonnement vers les 8 heures du matin. Je me nettoie en grand car la boue règne et l'on ne peut faire un pas sans se crotter. Je me confectionne une paire de bandes molletières avec un sac de toile.

Dans l'après-midi un bombardement tout autour du village nous fait craindre pour ce dernier. Une grande partie de la maisonnée est descendue à la cave. Nous avons appris ce soir qu'à Vienne le Ch<sup>au</sup> un obus est tombé au milieu de plusieurs C<sup>ies</sup> rassemblées pour la lecture d'un ordre et il y a eu 40 victimes tant tués que blessés. Je me couche vers les 10 heures du soir après avoir entendu toute la soirée les boniments d'Ascagne.

13 décembre 1914. Aujourd'hui le temps est pluvieux. La canonnade ne se fait guère entendre. Le rég<sup>t</sup> est relevé cette nuit. Nous allons au repos à Moirmont.

14 décembre 1914. Réveil à 5 heures et à 6h en route. Nous faisons le grand tour par Vienne le Ch<sup>au</sup> endormi. Puis le Rouchan où nous faisons une bonne pose. Nous passons à travers bois dans un chemin que les territoriaux ont tracé. C'est un sentier qui a été élargi et des rondins

y ont été mis afin d'enfoncer moins dans la boue. Les voitures du ravitaillement y passe afin d'être hors des vues des Boches. Aussi avec les pluies fréquentes les rondins disparaissent dans la boue. On fatigue énormément.

Je suis de corvée de grosse caisse et avec tout mon barda j'en ai assez. On se demande pourquoi on transporte des instruments dont on ne sert aucunement puisque l'on fait du brancard. Nous rattrapons la grande route. De véritables villages ont été édifiés par les territoriaux. Des cabanes faites de branchages et de glaise. Les territoriaux qui travaillent dans ce coin habitait ce camp. Ils réparent les routes abimées par les convois. Des autos camions apportent des pierres. Nous arrivons enfin à Moirmont.

L'aspect du pays a changé. Il est plus propre. Des territoriaux nettoient. On voit aussi beaucoup de « cognes » qui font la police dans le pays. La D<sup>ion</sup> est installée ici aussi l'on voit quantité d'autos. Officiers propres et s'installant. Qu'elle différence auprès des hommes que je vois et qui reviennent de là-bas. Ils sont couverts de boue des pieds à la tête. Beaucoup marchent avec un bâton. Certains ont eu les pieds gelés. Ils font peine à voir. Nous logeons sur la grande place. Un grand grenier où il y pleut par endroits et où les courants d'air ne

manquent pas. Nous touchons de la paille et chacun aménage son coin. Nous ne serons pas encore trop mal.

15 décembre 1914. Je me lève après le jus et vais faire un tour dans le village. Je rencontre quelques camarades. Ils n'ont pas été de ses mieux en ligne pendant ce dernier séjour. De l'eau dans les tranchées jusqu'à mi-jambe aussi beaucoup ont les pieds gelés. Je reçois un paquet aussi avec mon ami Marcel nous faisons un bon repas qui nous change de l'ordinaire. Dans l'après-midi ils nous faut rester dans notre grenier car la pluie ne cesse. On s'embête beaucoup. Je me couche de bonne heure ; C'est là que l'on est le mieux.

16 décembre 1914. Après le jus je me lève et vais faire un tour. Le temps est toujours pluvieux. J'assiste à une vente de cigares et cigarettes qu'un automobiliste a rapporté. C'est à qui en aura, vu que le tabac est rare. Pour le pain frais c'est pareil. Il faut attendre au moins 2 heures le voir faire et enfourné et cuire. Pour le vin et les victuailles il en est de même.

17 décembre 1914. Le matin les compagnies vont en marche. Il paraît que c'est pour dégourdir les jambes ankylosées par le séjour aux tranchées. Nous sommes contents de ne pas nous taper cette marche. Une remise de décorations a lieu à la rentrée des C<sup>ies</sup>. Le temps s'est mis au beau. Les aéros se promènent. Un avion allemand est salué par nos mitrailleurs par contre un biplan français est suivi par les fusants boches. Dans l'après-midi je rencontre un camarade de Beauvais et à quelques-uns nous allons avec lui prendre le thé. Il y a un piano où il loge Carlier nous fait un peu de musique et nous voilà loin de la guerre.

Je rentre à la soupe. Vers les lignes le canon gronde.

Demain départ pour La Harazée. Le repos est déjà terminé.

18 décembre 1914. Le départ est retardé d'une journée tant mieux.

19 décembre 1914. On se réveille en retard à 4 heures au lieu de 3 heures. On boucle les sacs et nous voilà de nouveau en route pour les lignes avec tout le barda sur le dos. Nous faisons une longue pose à Vienne la Ville car le chef veut aller d'une seule traite à La Harazée de peur des obus. On voit bien qu'il n'a rien sur le dos. Nous y arrivons au petit jour. Le calme règne partout. Nous reprenons possession de notre chambre. Les équipes partent pour La Fontaine aux charmes. Je me repose un instant et je vais à la brigade pour prendre le planton. Aucun ordre dans la journée. Quelques courses dans le village au bureau du colonel. A 17 heures du soir je vais avec un autre planton porter un ordre au colonel Brion. Le canon ne donne pas. Quelques coups de feu de temps à autre.

Nous naviguons dans la boue liquide faisant bien attention de ne pas nous égarer à travers le bois. Tant bien que mal nous arrivons à destination et le retour se fait sans incidents. Nous rentrons en sueur et les pieds trempés. Un bon thé chaud et un repas sur de la bonne paille me voilà remis d'aplomb.

20 décembre 1914 et 21 X<sup>r</sup>. Je reste au poste de secours. Rien de bien intéressant. Les Ascogne et Finot nous font encore entendre leurs boniments.

22 décembre 1914. Je prends le planton. Le soir je monte avec un camarade au colonel. Le canon ne donne pas. C'est tant mieux car pour monter la côte ce n'est pas le tuyau quand les obus arrivent. Nous pataugeons à qui mieux mieux. La nuit impossible de prendre les taillis pour marcher moins dans la boue on s'y perdrait

La lune éclaire heureusement et on ne perd pas trop de temps à chercher sa route. En rentrant au village une fusillade nourrie se déclenche. Les boches viennent échouer dans les maisons. Il était temps de rentrer. Je suis tranquille jusqu'au lendemain matin.

23 décembre 1914. Je reprends place dans une équipe car un des nôtres est évacué. Dans la matinée je porte la soupe aux camarades. L'équipe dont je fais partie étant de repos à La Harazée. En montant la côte nous entendons nos 75 tirer. Aussitôt nous prenons le pas de course car la réponse ne se fait jamais attendre. En effet quelques percutants rappliquent. Nous montons la côte en vitesse et faisons une bonne pose pour nous remettre de cette course. Nous arrivons à destination. En chemin, j'ai renversé un bouteillon de soupe. Je me suis pris les pieds dans un fil de fer et me suis allongé de tout mon long. Après nous être reposé quelques instants nous redescendons au village sans nous amuser au bord de la côte. Deux hommes y ont été tués il y a quelques instants. L'après-midi se passe tranquille.

Le canon donne de temps à autre. Je fais quelques parties de cartes avec des camarades. Après la soupe nous faisons le menu pour le Réveillon prochain puisque nous serons ici.

La soirée sera plus agréable ici que de la passer au Rouchan.

24 décembre 1914. Au réveil une surprise nous attend. La musique du 87 est arrivée pour faire la relève. Le séjour étant moins long vu l'état du temps. On partira dans q.q. heures. Voilà notre Réveillon flambé et il nous faudra le passer au Rouchan. Nous attendons la descente des camarades. Le temps est à la neige. Il en tombe quelque peu. Nous partons vers Vienne le Ch<sup>au</sup> puis vers le Rouchan. A mi-chemin nous sommes salués par deux obus qui éclatent sur le côté de la route. Moment de stupeur. Car on ne s'attendait pas à cela à cet endroit déjà assez éloigné. Nous filons vivement. Nous retrouvons notre ancien gourbi. Ceux du 87 l'ont un peu aménagé et il a l'air d'y pleuvoir moins. La paille a été renouvelée. Dans l'après-midi le comm<sup>nt</sup> Zeill nous demande si nous voulons faire un petit concert à l'occasion du Noël. Vérification faite des instruments nous nous trouvons à 14. On fait une petite répétition sous la haute direction du TM car le chef est resté à La Harazée afin de faire le Réveillon

Puis nous faisons concert au milieu des hommes contents d'entendre un peu de musique. Pour notre premier concert depuis le départ cela ne va pas trop mal. Comme décors ça n'a rien du jeu de Paume de Beauvais. La gaité étant en route un bal s'organise et les hommes dansent. La fête se termine par une retraite, sans flambeau.

25 décembre 1914. Nous avons fait un tout petit Réveillon à dix heures nous étions couchés. Le matin nous n'avons rien trouver dans nos chaussures. Pas même la Paix car on entend le bruit du canon. IL a gelé bien fort. La terre est recouverte de givre. A 10h nous reconduisons en musique le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> qui remonte en ligne. Les hommes s'en vont avec le sourire, et pourtant tous ne redescendent pas. Dans l'après-midi je vais à la corvée de bois et fais du nettoyage. Nous passons une bonne soirée dans le gourbi ou brule un bon feu.

26 décembre 1914. Comme à l'ordinaire corvée de quartier sous la direction du TM. Nettoyage du cantonnement laissé vacant par le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>. Le 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> arrive ce soir.

27 décembre 1914. Le matin on nous annonce une remise de médaille militaire à un soldat qui s'est distingué dans le dernier séjour. Avec un de ses camarades qui a été malheureusement tué, ils ont arrêté les Boches et tenu la tranchée que les Boches attaquaient. Le B<sup>on</sup> se rassemble sur le côté de la route. Il se forme en carré. Nous jouons La Marseillaise. Le C<sup>nd</sup> Girardon prononce une petite allocution. Il félicite les hommes pour leur conduite, chaque C<sup>ie</sup> à sa part en particulier les « Poilus » de la 9<sup>ème</sup> dont fait partie le soldat décoré. Il vante le sacrifice de ceux qui sont tombés et termine en disant de ne pas les pleurer. « Eux aujourd'hui, nous demain ». Les C<sup>ies</sup> défilent ensuite devant leur camarade décoré aux sons d'un pas redoublé.

Vers le soir c'est le dégel. Une pluie fine se met à tomber notre gourbi va encore ressembler à une passoire.

28 décembre 1914. Au réveil il pleut toujours. On a été souvent réveillé par la canonnade qui continue encore. C'est un long roulement répercuté par les bois et les ravins. Que se passe-t-il ? Est-ce une attaque. On apprend que nous partons demain pour La Harazée. Il paraît que nous allons jouer La Marseillaise au cimetière de La Fontaine aux charmes à 200 m des lignes. Autre tuyau ! C'est une attaque qui se prépare et nous jouerons la charge. Enfin demain nous serons fixé. Nous passons une bonne soirée. Le canon n'a cessé de tonner de la journée.

29 décembre 1914. A 11h du matin nous partons pour Vienne le Ch<sup>au</sup> puis nous quittons la route pour faire comme nous avons déjà fait une fois et longer le versant opposé. Nous arrivons à La Harazée. A peine arrivé que le chef nous emmène à la brigade. Là nous trouvons la musique du 87 avec leurs instruments. Nous passons une revue d'instruments et ceux qui ne marchent pas sont éliminés. On nous fait jouer La Marseillaise et les 2 musiques réunies un pas redoublé. Le général Cordonnier est satisfait et nous regagnons le cantonnement. Dorénavant les 2 musiques chacune leur tour irons jouer au poste du colonel derrière les lignes. Encore une drôle d'idée. Nous ne ferons plus de brancard à moins d'un trop grand

travail. Nous gagnons l'endroit où nous allons habiter dans le village. Nous avons un grenier plus ou moins bien clos. Il est rempli de saletés et d'immondices. Nous repoussons tout cela dans un coin et avec un peu de paille que nous avons touché nous faisons notre lit. La journée se passe en installation. Vers les 10h du soir tout le monde est couché, bien serré les uns contre les autres afin d'avoir plus chaud. De temps à autre nos 75 font du vacarme et les Boches ripostent. Leurs obus ont l'air de raser le toit de la maison. Ils vont éclater au bout du pays. Espérons qu'aucun ne s'arrêtera en route.

30 décembre 1914. La nuit s'est bien passée. Il n'a pas [fait] trop chaud. Au réveil un petit bombardement commence qui ne dure guère. A midi nous partons pour La Fontaine aux Charmes faire notre aubade. Le chef nous fait faire le grand tour afin d'éviter la grande côte à la sortie du pays après une bonne petite marche nous arrivons au poste du colonel. De là nous devons aller plus avant au « Cimetière » là où était notre poste de secours. Mais quelques obus y rappellent pour l'instant et le colonel nous fait jouer à son poste. Nous faisons notre petit concert, très court et terminons par La Marseillaise naturellement. Le colonel nous offre à chacun un quart de vin. Puis les camarades prennent le chemin du retour. Je reste avec le chef et redescend avec lui par la grande côte. Le retour s'est bien effectué.

31 X<sup>bre</sup> 1914. Nous faisons la grasse matinée. Depuis longtemps déjà nos 75 tirent à qui mieux mieux. Il se passe sûrement quelque chose en lignes. D'après les tuyaux les Boches ont

attaqués ce matin avec de gros effectifs. Le front du rég<sup>t</sup> a été enfoncé et il paraît que nous étions prêts à déménager.

Dans l'après-midi les nôtres ont repris les tranchées perdues.

Le soir dans notre grenier nous fêtons la fin de l'année avec quelques provisions que nous avons pu avoir. Demain à 6 h en route pour La Fontaine aux Charmes.

1<sup>er</sup> janvier 1914. A 6 heures du matin en route. Nous passons comme la dernière fois par le ravin de La Houyette tout en pataugeant dans la boue qui ne manque pas.

Le jour n'est pas encore levé. Tout est bien calme. Au poste du colonel nous faisons notre concert. Le chef nous souhaite la bienvenue pour l'année 1915. Puis nous revenons passer notre jour de l'an à La Harazée au son des obus que l'on voit éclater dans la crête en face de nous.

2 janvier 1915. La journée se passe comme à l'habitude. Nous sommes plus tranquille avec ces concerts que de faire du brancard.

3 janvier 1915. Ce matin je ne suis pas de la corvée de concert et je reste au cantonnement. Je n'en suis pas fâché car il pleut sans discontinuer et les camarades rentrent trempés et boueux. Le soir je vais manger avec un camarade 120 qui loge dans le pays et passe une bonne petite soirée.

Je rentre au cantonnement et m'endors en écoutant les blagues de chacun. Dans le grenier voisin quelques poilus organisent une chasse aux chats. Il doit y en avoir un de pris car on perçoit des hurlements.

4 janvier 1915. Nous ne nous levons pas de bonne heure. Le canon gronde des deux côtés. La journée se passe sans accros. Il paraît que demain il y a attaque. Il y a en effet des coloniaux d'arrivés et il est certain que ce n'est pas pour rien faire.

5 janvier 1915. Nous sommes réveillés de bonne heure par un violent bombardement. Les Boches ne répondent pas. Nos 75 tirent par salves. Quel vacarme. Le bruit se répercute longtemps dans les ravins. On mange la soupe de bonne heure car on part à 11 heures pour le fameux concert si toutefois rien n'est changé. A 11 heures on vient chercher 3 équipes. De concert il n'y en aura pas. Je pars avec mon équipe. On patauge dans la boue. Au poste du colonel il y a beaucoup de blessés. Les divisionnaires prennent la bourre pour les descendre au village. Nous poussons jusqu'au cimetière. Les Boches y sont venus ce matin et l'on craignait qu'ils ne descendent jusqu'au village. Il y a eu corps à corps dans le bois. Et le rég<sup>t</sup> et les coloniaux ont repoussés les Boches. Les coloniaux ont beaucoup écopés. Près de l'ancien gourbi de la musique

on prépare des tranchées, des mitrailleuses sont installées en cas de retour offensif de l'ennemi. Nous ramenons au poste du colonel un colonial qui a reçu une balle dans le ventre et une dans la main. En route nous croisons des renforts qui montent. Nous conduisons notre blessé jusqu'au village. On patauge dans la boue jusqu'à mi-jambe. Puis nous remontons en chercher d'autres. Ce n'est pas ce qui manque au poste du colonel. Nous chargeons sur un brancard un sergent du 51, blessé au bras et à la cuisse. Je regarde le tableau que j'ai sous les yeux. Il y a un blessé qui se tord de souffrances. Il a reçu une balle en pleine tête. Un autre, pris d'une hémorragie, a la tête complètement bandée. Les linges sont rouges de sang et combien d'autres encore. Les plaintes ne cessent. On les voit trembler de froid, trempés, souillés de boue, demandant, suppliant qu'on les emporte. Que tout est triste. Nous redescendons au village. La nuit est venue. D'autres équipes viennent nous remplacer et passerons la nuit. J'en suis exempt et pas fâché car il fait un temps affreux.

6 janvier 1915. Les camarades rentrent après leur nuit blanche. La journée est plus calme qu'hier. De bonne heure on se couche.

7 janvier 1915. Aujourd'hui pas de concert. Tant mieux c'est une corvée de moins. Rien de nouveau dans la journée. Le soir dans le grenier on tire les Rois et à onze heures lorsque l'on se couche quelques-uns ont la tête à l'envers.

8 janvier 1915. On se lève tard. A la soupe j'apprends la mort d'un Beauvaisien camarade d'un musicien. Rien de nouveau dans la journée. Un obus éclatant presque aussitôt sorti du canon vient choir dans une pièce du château ou loge la brigade. Personne de touché.

9 janvier 1915. D'après les tuyaux il paraît que la division va être relevée. Notre séjour à La Harazée n'aura pas duré trop longtemps. On irait au repos à La Neuville au Pont. Le travail n'a pas été dur, seul un obus aurait pu nous fricasser dans notre grenier. Vers le soir un sifflement suivi d'un éclatement énorme. Je regarde par la lucarne. C'est un gros noir qui vient de tomber près de la route de La Harazée à Vienne. Puis d'autres rappiquent. Si c'est pour la B<sup>rie</sup> ils tirent trop court. Si c'est pour la route c'est assez réussi. Les obus qui tombent dans le marais font jaillir une colonne d'eau à grande hauteur. A ce moment un convoi de ravitaillement se trouve engagé

sur la route, aussi c'est à bride abattus que le convoi traverse la zone dangereuse. Personne n'a été touché. Seul un cheval est tombé mais s'est relevé aussitôt. Quel bruit effrayant que font ces « gros noirs ». IL n'en faudrait pas beaucoup sur le pays pour les démonter. Dans la soirée je prépare mon sac pour le départ de demain et je m'endors bercé par le bruit du canon que répercute à l'infini les ravins nombreux.

10 janvier 1915. Nous quittons La Harazée pour aller au repos. Où nous n'en savons rien. En quittant le village nous filons bon pas car nos B<sup>ries</sup> tirent et les Boches pourraient répondre. Nous passons Vienne le Château, Vienne la Ville, Moirmont où nous sommes venus en repos. On quitte la route S<sup>te</sup> Menehould et l'on file vers La Neuville au Pont où nous devons paraître-il séjourner, Nous faisons une pose sur la place du village. Nous nous rappelons ce village pour y avoir passé pendant la retraite. C'est déjà lointain. Que d'évènements depuis !

Pour l'instant nous sommes heureux d'être éloigné des lignes et la perspective d'un long repos nous rend joyeux. Je rencontre un camarade de Beauvais avec qui j'ai travaillé. Mais sac au dos en route, ce n'est pas ici que nous cantonnerons. Nous allons échouer à Chaudfontaine. Nous y serons cantonnés pendant la retraite. Nous y avons même passé une bonne soirée et oublié de rendre des pots de confitures qu'une brave femme nous avait prêtés. Les hommes commencent à nettoyer leurs effets. Ils ont de quoi faire. Les capotes ne sont que des morceaux de boue. Nous sommes logés dans une grange plus ou moins close. Fatigué de ma journée je m'endors vivement. Nous partons demain.

11 janvier 1915. A 8h nous sommes rassemblés devant la demeure du commandant qui commande en l'absence du colonel. C'est le C<sup>nt</sup> Zeill, un colonial un peu fou ne rêvant que plaies et bosses. Il veut un peu de musique. Nous jouons La Marseillaise à la prise du drapeau sous la direction d'un musicien. Notre chef, prenant son déjeuner et ayant trouvé une occasion de voiture pour l'étape, nous laisse nous débrouiller. Il est vrai que l'on s'en passe bien. D'ailleurs pendant la route le fameux TM vient nous rejoindre. Nous arrivons à l'entrée de S<sup>te</sup> Menehould. Le C<sup>nt</sup> Zeill veut que son B<sup>on</sup> traverse la ville en musique. Cela va être un beau défilé au point de vue beauté. Nous sommes une vingtaine de musiciens et 3 clairons qui n'ont

guère soufflé que depuis la veille. Chacun fait de son mieux. Le C<sup>nel</sup> suit à pied en tête de son B<sup>on</sup>. L'accoutrement des hommes, leurs mines fatiguées, les vêtements boueux et déchirés et beaucoup marchent avec un bâton, font que l'impression est profonde parmi la population de la ville. Beaucoup ont certainement des leurs au front et les voit dans cet état. Nous allons cantonner à 4 k de la ville dans le village de La Grange au Bois, que nous avons aussi traversé après la Marne.

Rentrée du drapeau en musique et nous gagnons le logement. Une grange à claire voie ou plutôt un grenier à foin. En dessous ce sont les étables. Nous accédons à notre grenier par une mauvaise échelle. Pour terminer la journée nous allons prendre l'apéritif car il y a deux cafés dans le pays. Cela nous semble tout drôle de pouvoir circuler librement et de ne rien entendre. 12 janvier 1915. Aujourd'hui repos. Je me ballade dans le village avec Marcel. IL paraît que demain on part d'ici.

13 janvier 1915. Je me lève assez tard. Il fait si bon dans ce lit de foin. J'apprends que nous partons à 1 heure cette après-midi et le plus chic c'est qu'au lieu de traîner tout le barda, il y aura des autos camions. En effet dans la grande rue du village, il y a une grande file de camions. Il se met à pleuvoir. Après la soupe je vais donner un coup de main pour emballer notre matériel de cuisine. Ici elle était installée dans une étable à cochons. On se rassemble comme à l'habitude une bonne heure d'avance histoire bien sûr de nous faire tremper puisqu'il pleut. Enfin c'est l'embarquement et en route direction inconnue. Nous traversons S<sup>te</sup> Menhould puis Verrières ainsi que q.q. petits villages pour arriver à Passavant. Ce village à l'air important. Il est tout en longueur et naturellement comme par hasard nous sommes débarqués à l'autre extrémité du pays. Puis c'est la pose en attendant que le fourrier est fini la répartition des logements. Enfin c'est prêt. Une grange et quelle grange. IL y pleut en maints endroits vu son peu de solidité elle a été égayée. Le propriétaire nous engage à faire attention. Et bien si c'est la dedans que nous allons passer notre repos on va être à son aise. Chacun roupète et comme ça ne fait ni chaud ni froid il faut en prendre son parti ou se dém... C'est le dernier moyen que j'emploie avec Marcel, près de là je vais voir chez un particulier pour tâcher de l'intéresser à notre sort et je réussis. La bonne vieille à un petit grenier bien clos et à quatre on pourrait s'arranger. Je m'en vais chercher deux autres camarades. Nous déblayons un coin du grenier encombré de fagots et avec de la paille nous faisons notre lit le long de la cheminée pour avoir moins froid. La propriétaire a offert un lit. Je crois que nous serons bien ici. Nous mangerons en bas dans la cuisine et l'on pourra se chauffer autour de la cheminée. Nous allons faire un tour dans le village. Les chasseurs à cheval qui étaient ici depuis 6 semaines s'en vont non

sans regrets. Ils peuvent se vanter d'être heureux ceux-là. Nous prenons l'apéritif dans un café et nous rentrons pour la soupe.

Il y a du nouveau. Le TM s'est installé en maitre dans la maison. Il a de plus pris le lit que cette brave femme avait offert à l'un de nous. Nous sommes sur le point de déménager. Pourtant le bon feu et le petit grenier nous retiennent. Nous mangeons avec les propriétaires et le TM. Nous passons une bonne soirée. Le patron nous offrent le café avec une rincette qui peut compter. C'est du marc de pays. Puis nous allons au plumard bien content d'avoir un grenier. Doucet Passavant.

14 janvier 1915. Grand nettoyage pour la première fois depuis le départ je cire mes chaussures. Après-midi nous donnons concert sur la place du village. On nous offre un vin d'honneur. Comme la veille nous passons une bonne soirée. Mais elle se trouve gâtée par la nouvelle du départ pour demain. On était trop bien ça ne pouvait durer. Avec ça nous avons acheté un lapin nous allons être obligé de le porter.

15 janvier 1915. A 5 heures debout. Il fait nuit noire et pour comble il pleut. A 7h on part en musique svp et le rég<sup>t</sup> présente les armes devant un monument élevé en l'honneur des mobiles de la région, tués en 1870. Ce monument a été abimé en partie par les Boches au mois de septembre. Sous la pluie la route semble longue. Les poses sont les bienvenues. Nous traversons Triancourt en musique. Enfin on aperçoit le clocher du village de Laheycourt. C'est là où nous allons cantonner. On fait la pose en attendant que le cantonnement soit prêt. Il pleut toujours. La tête de la colonne est arrêtée aux premières maisons du village. Une

femme nous offre à quelques-uns de nous sécher autour d'un bon feu de bois. On accepte naturellement. En plus du feu nous avons même un coup de jus. Cela nous permet d'attendre patiemment le moment où le cantonnement sera prêt. Ce sont encore des chasseurs à cheval qui déménage. Ils y mettent le temps. Le C<sup>nt</sup> Zeill rouspète après eux. Enfin après deux heures d'attente on entre dans le pays. Défilé en musique puis au cantonnement. Ce qui n'est pas une petite affaire. Les popotes tâchent de se caser ensemble. Nous avons une grange au fond d'une cour boueuse et remplie de fumier. Dans cette grange le jour n'y pénètre pas. Ça n'est pas le rêve. Une demi-heure après : changement et déménagement. On a trouvé mieux chez le propriétaire voisin. Un beau grenier rempli de foin et une grande pièce qui servait autrefois d'atelier et qui pour le moment

servira de cuisine et de réfectoire. Maintenant que l'installation définitive est faite, il faut se débrouiller pour trouver une maison où nous pourrions faire cuire notre lapin. Je vais chez une vieille femme qui nous a offert l'hospitalité quelques instants auparavant, cette brave femme accepte et le soir nous faisons un repas épatant que partage les deux vieux. Il est entendu que nous mangerons ici avec eux et qu'ils partageront nos repas en échange du feu qu'ils nous offrent. Ils ont l'air de braves gens et nous serons bien ici. De bonne heure nous sommes couchés dans le foin dans lequel chacun fait son trou. Je souffre un peu d'un pied forcé pendant la marche.

16 janvier 1915. Nous allons déjeuner. La grand-mère nous a fait un bon chocolat. Grand nettoyage. Le soir concert sur la place. Je fais un tour dans le pays. Il se compose d'une seule rue très longue. Près de la moitié de cette rue a été brûlée par Boches lors de leur retraite. Bar le duc est à 11h d'ici. Une petite rivière longe le village. Les habitants sont partout aimables et contents de loger des soldats.

17 janvier 1915. Aujourd'hui dimanche repos. Promenade dans le village. Concert comme la veille suivi de bal que le C<sup>nt</sup> Zeill organise.

18 janvier 1915. Aujourd'hui vaccination contre la typhoïde. On a le bras bien engourdi et de la fièvre pour ma part je n'assiste pas au concert et reste au chaud.

Jusqu'au 24 janvier rien de nouveau. On fait quelques répétitions. Concerts tous les jours. Les C<sup>ies</sup> font des marches d'entraînement. Nous en sommes heureusement exempts. Nous faisons toujours notre popote chez qui sont très gentils pour nous. Le matin, à 8h nous allons déjeuner. Le chocolat est prêt avec des tartines de pain grillé. Le TM mange avec nous. Il est toujours aussi hargneux après les musiciens et chaque jour ne se passe sans quelques incidents. Qui donc pourrait nous en débarrasser. Le front est assez vif depuis q.q. jours. C'est heureux que nous avons ce gîte pour nous chauffer. Le soir nous faisons la veillée autour de la cheminée tout en buvant du vin chaud ou du thé. C'est la bonne petite vie. Pourvu que cela dure. Quelques parents de musiciens ont réussi à venir voir les leurs.

25 et 26 Rien de nouveau

27 janvier 1915. De bon matin on nous réveille. Il paraît que le général Joffre va passer le rég<sup>t</sup> en revue près d'ici.

On part en tenue de campagne. Depuis le matin il y a déjà eu plusieurs ordres et contre ordres. A l'endroit désigné il

faut comme à l'habitude plusieurs minutes pour se placer. Il faut courir, s'aligner, ce qui est toute une affaire...

Il n'y a plus qu'à faire la pose en attendant le grand général. Cela demande une bonne heure. Mais alerte, sonnerie d'annonce. Quelques autos arrivent et s'arrêtent. La musique joue la Marseillaise que tous les galonnés écoutent la tête découverte, puis c'est la revue et en route pour d'autres lieux.

Nous rentrons à Laheycourt pour la soupe.

28 janvier 1915. Après-midi exercice d'alerte. Tout le monde en tenue près à partir.

29 janvier 1915. Aujourd'hui nous prenons la garde. La garde au bistro pour interdire l'entrée. Cela provient de ce qu'un ordre du général Cordonnier qui habite ici, interdisant les débits à la troupe. Mais il y a la fraude, pas vu pas pris. Donc hier soir, plusieurs soldats étaient dans un café consommant tranquillement quand tout à coup le général survint et

demanda si c'était-là les ordres qu'il avait prescrit. Le matin au rapport une punition collective paraissait pour la musique. La garde à prendre jusqu'à nouvel ordre. Pourquoi étions nous puni. En voici la raison : un musicien se trouvait au café et avec les lyres posées sur les bras il était facilement reconnaissable aussi nous écopons pour le musicien ainsi que pour tous ceux qui s'y trouvait. Drôle d'idée. Mais puisqu'il n'y a qu'à s'incliner on prendra la garde nuit et jour. On nous donne des fusils et la faction commence.

30 janvier 1915. Ce matin à 5 heures je prends la faction. Comme personne n'est encore levé, je me tiens au chaud à l'intérieur du débit. Chaque factionnaire à droit au café et pousse café offert par la patronne de l'établissement. Si un client se présente on fait servir en douce et on participe à la tournée.

1<sup>er</sup> février 1915. Continuation de la faction. Cette après-midi nous irons rejoindre le rég<sup>t</sup> qui est parti de bon matin pour une manœuvre de division. Nous faisons en effet quelques kilom. après la soupe et attendons la fin de la manœuvre qui se termine par une charge à la bayonnette avec sonneries de clairons. Belle parade qui n'est pas la même dans la réalité. Petit concert pour ces messieurs pendant la critique, puis retour et rentrée en musique dans Laheyourt.

2 février 1915. Ce matin remise de décorations à deux soldats du 3<sup>e</sup> génie, parade et défilé.

3 février 1915. Concert l'après-midi à un match de football du 51 contre le 128<sup>e</sup>.

Jusqu'au 7 février 1915, tout se passe pour le mieux. Nous allons faire concert à Nettancourt où loge un B<sup>on</sup> qui à cette

occasion à fait une représentation théâtrale avec une troupe improvisée.

Depuis quelques jours les bruits de départ circulent. On s'habituerait bien à cette bonne vie.

8 février 1915. Hier nous avons passé notre dernier jour de repos. Ce matin à 5h debout. Un bon jus dans le coco et après avoir dit au revoir et remercié les braves gens qui ont été si gentils pour nous, nous partons vers de nouvelles régions. Où nous n'en savons rien. Les habitants sont tous sorti pour nous donner l'adieu. Nous traversons Sommeilles, Nettancourt, petit village complètement en ruines. Il fut brulé par les Boches. Il ne reste pas une maison debout. Quelques rares habitants restent dans les caves. Puis c'est Givry-en-Argonne que nous connaissâmes pour y avoir passé au lendemain de la Marne.

Les kilomètres s'allongent et le sac devient lourd aux épaules, à Epanse nous faisons la grande halte. On se dirige ensuite sur Dommartin-sur-Yèvre. Nous passons sur la route où pendant la retraite deux de nos camarades furent tués dans un petit ravin près du carrefour près de l'endroit où il fut tué, notre camarade Brisset y repose, avec un autre soldat et une femme qui furent tués ce jour-là. Ce sont les habitants de Dommartin qui les inhumèrent. Nous arrivons enfin à Herpont après une marche d'au moins 28 km Je vais bien dormir. Il paraît que demain on part en auto vers le front.

19 février 1915. A 5 heures debout. En fait d'autos ce sont les jambes. Je suis encore fourbu de la marche d'hier. Avec cela le terrain devient accidenté. La plaine est morne. De nombreux bosquets de petits sapins. Ça sent l'approche de la Champagne pouilleuse. Nous allons cantonner à Saint-Mard-sur-Auve, faisons concert en arrivant pour ne pas en perdre l'habitude. Comme logement une grange.

20 février 1915. A 8 heures sac au dos. Quelques aéros boche se baladent. Traversons Auve presque détruit, puis La Croix-en-Champagne, Somme-Tourbe où il ne reste plus rien. Nous longeons la grande ligne et couchons dans un camp formé de huttes faites de branchages et de terre. Aucun village dans les environs. Le paysage est bien morne. Pour l'eau il n'y a qu'un puits à la maison de la garde barrière. Il ravitaille un B<sup>on</sup> aussi voyez populo qui se presse, se dispute et fait la queue interminablement. Le puits avec cela est très profond. On en sort une eau blanche.

Nous restons dix jours à Herpont. Concerts, marches, quatre de nos camarades sont punis de 8 jours de prison par le TM pour une bagatelle de rien. Ce qui ne rehausse pas son prestige. Par contre Ascagne est au mieux avec q.q. musiciens et il déblatère contre son acolyte.

21 février 1915. De bonne heure debout pour le départ. Nous repassons à Somme Tourbe puis l'on se dirige vers le front. A Laval nous faisons la grande halte. Nous sommes ici à une



vingtaine k<sup>m</sup> des lignes. On sent que l'on approche des pays déserts. Les villages sont remplis de troupes diverses. Les convois de toute sorte sillonnent les routes. Dans la plaine des camps sont installés. Fini le bon temps ! Nous arrivons à la nuit tombante à Wargemoulin. Petit pays qui a déjà souffert. De temps à autre il est bombardé. Nous couchons dans une écurie. Une partie de la musique continue l'étape avec le B<sup>on</sup> qui monte en lignes cette nuit. Il paraît que le secteur n'est pas épataant.

22 février 1915. A 5 heures réveil en fantaisie. Partir de suite à la ferme de Beauséjour où se trouve installé le poste de secours du rég<sup>t</sup>. Nous faisons la route sans incident. Le terrain porte les traces d'obus plus on se rapproche. La route que l'on suit est dans un état pitoyable. Des ornières profondes où les voitures manquent de verser. Les blessés que les voitures ramènent doivent souffrir horriblement. Au poste il y a pas mal de blessés qui ont été atteint cette nuit pendant la relève. Nous rentrons, après plusieurs voyages, à Wargemoulin. Il est 1h du matin. Je suis rompu et je m'endors aussitôt.

23 février 1915. La pose n'est pas longue à 8h on nous réveille pour repartir et cette fois nous restons là-bas. J'aime mieux ça que de faire les 16 k aller et retour. Le coin est en éruption. Nos 75 s'en donnent tant que plus et les Boches répondent. Le long de la route abritée par un talus se trouvent les postes de secours de six ou sept rég<sup>ts</sup>. Le nôtre se trouve près de la ferme de Beauséjour. Cette ferme est en ruines. Avec les débris nos prédécesseurs ont construits un hangar plus ou moins clos qui sert de P de S pour 2 régts et un abri dans lequel nous logeons. Dans cet abri où l'on entre à quatre pattes on y est tassé comme des harengs. Aucune lumière ne parvient de l'extérieur. Il faut de la lumière nuit et jour. Autrefois il avait de la paille qui maintenant n'est plus que de la menue paille mélangée avec de la terre. C'est là-dessus que l'on se couche. Pour s'allonger l'on se met la tête aux pieds. On s'écrase les uns contre les autres. Les derniers qui entrent ne peuvent que s'asseoir dans les jambes l'un de l'autre. Il y a une odeur de puanteur qui se dégage. Par contre le TM a un brancard et il tient à lui seul la place de 3. C'est dans cet abri qu'il va falloir vivre. Vivement que le séjour sois terminé. Cette après-midi il y a eu attaque dans le secteur voisin. Mais il y a eu de la casse chez nous toute la nuit nous naviguons du poste du colonel au poste de

secours. Pour aller au poste du colonel nous passons à la ferme de Beauséjour puis on suit la route qui mène vers Mesnil-les-Hurlus. On bouge un kilomètre durant un talus à pic où tout le long sont installés les feux des cuisines. Ce bout de route est pris en enfilade par les obus et les trous ne manquent pas. Ensuite nous prenons la plaine balayée par un maudit canon-révolver. Il ne fait pas bon d'y moisir. Nous avons dégoté deux poussettes qui nous soulagent un peu car les épaules sont endolories.

24 février 1915. Nous nous reposons notre matinée et de nouveau le transport des blessés reprend. La canonnade ne cesse jour et nuit. Au moment des attaques le canon fait rage, on sait ce qui se passe. Les Boches d'ailleurs répondent. Devant notre abri un cimetière se forme. De jours en jours les morts y arrivent nombreux. Lorsque le travail de la nuit est fini il faut le jour creuser les fosses et enterrer les morts. A 70 cent. du sol on rencontre l'eau, chaque équipe a deux ou trois fosses à creuser et le TM ne nous fait servir la soupe que lorsque nous avons terminé l'ouvrage. Quelle brute.

25 février 1915. Dans la journée attaque. D'ailleurs chaque après-midi sois à droite ou à gauche il y a attaque. Ce n'est pas le moment d'aller se balader en plaine. Les B<sup>ries</sup> prennent aussi. On entend les obus passer au-dessus de nos têtes. Les blessés sont toujours nombreux.

26 février 1915. Dans la matinée le médecin reçoit l'ordre de nous envoyer vers les 2 heures de l'après-midi au poste du colonel. Le rég<sup>t</sup> attaque cette après-midi. Ça ne nous fait pas sourire. Enfin à deux heures nous partons. Nos 75 tiraillent. Au colon remue-ménage les agents de liaison circulent pressés. Les corvées de munitions montent vers la 1<sup>ère</sup> ligne. Tout à coups d'un bout à l'autre du secteur c'est un vacarme du diable. Ça y est l'attaque est déclenchée. Les fantassins vont sortir. Du côté Boche on ne répond presque pas, seul le bruit des mitrailleuses se fait entendre. Nous sommes tous là sous ce bruit infernal, à attendre les blessés qui ne vont bien sûr pas manquer. Le poste de secours est en plein air. Pas le plus petit abri. Rien. Bientôt on aperçoit quelques blessés légers qui filent vers la ferme de Beauséjour. Quelques-uns s'arrêtent nous donnant q.q. détails. Tout va bien paraît-il. Le but est atteint, pas trop de blessés, mais le temps passe. Nos 75 ralentissent leur tir. On amène q.q. blessés

couchés que le major pousse. Mais ce qui était à craindre arrive les Boches font contre attaque pour reprendre les positions perdues. Un barrage se fait juste au poste du colon.

les fusants percutants arrivent en vitesse dans notre coin. Les corvées filent au plus vite. Où aller ? Nulle part ! Il n'y a aucun abri au-dessus de nos têtes éclatent de gros nuages noirs des 50 fusants. Impossible de s'entendre. Ce n'est pas rigolo du tout. La 9<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> monte en renfort. J'aperçois le cousin Fossé à qui je serre la main et souhaite bonne chance. Chaque détonation nous fait instinctivement courbé la tête. Je m'allonge le long d'un petit parapet. Tout à coup, une détonation formidable un gros fusant éclate au-dessus et projette heureusement ses projectiles plutôt en avant. Je reçois un petit éclat sur ma plaque d'identité et un dans ma capote. Du coup je ne reste pas là, je prends le boyau et appuie sur la gauche. Je rencontre Linot qui vient de recevoir un morceau de terre dans la figure. Dans une petite niche creusée dans la paroi du boyau. Je m'y case avec deux ou trois camarades. Il y a tout juste de la place pour un. Devant ma figure je mets une pelle pour me garantir des éclats. Les obus arrivent toujours nombreux. Le tac tac des mitrailleuses fait rage. La nuit tombe. Les éclairs produits par l'éclatement des obus jettent des lueurs sur le terrain. Nous sommes là dans notre trou. Où sont les camarades ? Enfin après une heure de ce bombardement il y a accalmie. On respire content de n'avoir rien. C'est bien la première fois que je vois aussi terrible. Je redescends le boyau. Un officier du colon circule revolver au poing pour faire sortir tous les hommes de corvées qui sont terrés de droite à gauche. Il fait tout à fait nuit. Les fusées grimpent dans les airs. A l'endroit où se trouvait le poste de secours plusieurs obus sont tombés. Des blessés ont été touchés à nouveau. Plusieurs brancardiers blessés, un médecin, un de nos meilleurs camarades Gardinier avait reçu un éclat dans la tête, ses camarades d'équipe l'avaient transporté au poste à travers la plaine arrosée. C'est même miracle qu'aucun d'eux ne fut touché. Nous chargeons un brancardier Leraillé blessé mortellement en ramenant un blessé sur son dos. Nous sommes obligés de faire vite car les obus éclatent un peu partout. Au poste de secours j'apprends que mon cousin Fossé a été blessé grièvement et que probablement il n'ira pas loin. Notre camarade Gardinier est là râlant, pauvre camarade. Un autre, Debaye, qui avait déjà la tête un peu faible est devenu fou après ces terribles moments d'angoisses de cette après-midi. La route est encombrée de voitures d'ambulances qui ne suffisent pas au transport des blessés. Dans le PS c'est un remue ménage fou. Les blessés sont empilés. Les médecins n'arrivent pas à suffire au travail. Les plaintes, les cris des patients. L'odeur âcre qui se dégage. Les linges souillés de sang. Quelle triste chose. On a du caser des blessés dans notre abri faute de place. Toute la nuit nous faisons

le voyage du poste de secours au colon. Vers le matin cela ralentit. Il y a eu pas mal de pertes en blessés et tués, en hommes et officiers. Vite que l'on sorte de ce coin maudit.

27 février 1915. Après l'attaque d'hier le calme n'est pas revenu et en voilà pour quelques temps. D'ailleurs la série des attaques ne fait que commencer. Les Boches répondent. L'ouvrage ne manque pas. Le repos n'est guère long, q.q. heures de sommeil et en route, puis il y a quantité de fossés à creuser. On dort peu et on ne mange presque pas, avec ça le ravitaillement est fait dans le dépit du bon sens.

Jusqu'au 28 il en est en ainsi. Bombardement très violent.

Le 1 le 2 et 3 mars. Quelle averse d'obus.

4 mars. Notre secteur est q.q. peu plus calme. C'est la 4<sup>e</sup> division qui attaque. Le médecin major du 120 nous envoie chercher en renforts. Ce qui ne nous sourit guère. Le temps est tourné à la neige. Quantité de blessés affluent au P de secours. Toute la nuit on fait la navette. Le spectacle est navrant, faute de place et d'abri, les blessés sont couchés à même par terre. On ne peut les laisser sur les brancards n'en ayant pas assez pour le transport. Ces malheureux allongés dans la neige sont littéralement gelés. Ils supplient qu'on les enlève et nous qui avons des ordres pour n'enlever que ceux qui portent les écussons du rég<sup>t</sup>.

Au poste de secours règne toujours une animation intense. Les voitures qui viennent la nuit chercher les blessés ne suffisent pas et il en est qui passe plus de 24 heures avant de filer à l'arrière. Ce soir nous avons eu quelques minutes d'émotion. En face de nous en contre bas de la route se trouve le cimetière. Tout à coup un sifflement sonore annonçant l'approche d'un

gros. Il tombe en effet dans le cimetière avec un bruit formidable et un déplacement d'air énorme. Il en tombe 7 ou 8 espacés de q.q. minutes. Les boches auront remarqué une animation autour de la ferme de Beauséjour et ils arrosent l'endroit. Jusqu'alors il n'était pas tombé grand-chose. Mais ceux-là peuvent compter. Celui qui est tombé dans le cimetière a fait un immense entonnoir, déterrants plusieurs corps.

5 mars 1915. Le temps est au froid. La gelée recouvre le sol. Dans le cimetière les corps que l'on a amenés cette nuit sont recouverts de givre. Fromentaux, un brancardier qui est de chez moi a été lui aussi ramené là. Il a reçu une balle en pleine tête en rapportant un blessé.

La journée est plus calme, si cela pouvait durer. Dans l'après-midi nous apprenons que le rég<sup>t</sup> sera enlevé cette nuit. On va tâcher de ramener à ce cimetière tous les morts transportables. Des cercueils ont été amenés pour les officiers tués. Vers les 5h du soir même séance que la veille et il est heureux que cette fois personnes n'aient été touchés.

Quelques minutes auparavant une corvée de musiciens du 1<sup>er</sup> de ligne s'occupait à remettre en terre les malheureux déterrés de la veille. Tout à coup un sifflement bien connu et à q.q. mètres de là vient éclater une « marmite » gros calibre. Tout le monde lâche les pelles et les pioches et filent à droite et à gauche. La séance ne dure guère. Mais ça ne fait pas rire. S'il en tombait un dans notre baraque, quelle casse. C'est heureux que nous partons demain. Pendant la nuit nous transportons les morts dans une voiture et au matin tout est fini. Certes tout n'a pas été ramené. J'en ai vu un de mort allongé sur un boyau lorsque nous sommes montés la première fois et il s'y trouve encore. Notre camarade Gardinier est enterré dans ce cimetière. Nous lui avons fait un cercueil et avec des briques provenant de la ferme détruite nous avons confectionné un entourage. Espérons qu'il ne sera pas retourné par les obus comme l'ont été d'autres camarades. Vers les 7 heures du matin en route pour l'arrière.

6 mars 1915. C'est avec un soupir de soulagement que nous quittons ce secteur. A Mineaucourt ça va encore mieux. C'est dans ce pays que se faisait la distribution. L'autre soir 21 ont été tués par un seul obus. On arrive à Wargemoulin. On se met à la recherche des sacs. La plupart ont été vidés aussi on râle après ceux qui sont passés par ici. Les rasoirs le linge de corps, couverture tout cela a fait le mur et il va falloir se dém... pour s'en munir à nouveau. On ne séjourne qu'une heure, un bon jus et en route vers les gourbis de Somme Tourbe où nous avons logés avant de monter par ici. On quitte sans regret ces pauvres pays déjà si misérable d'eux-mêmes et qui ont reçus plus d'un coup depuis cette offensive. A S<sup>t</sup> Jean-sur-Tourbe nous faisons la grande halte. Le rég<sup>t</sup> s'est rassemblé. Il n'est plus si gros qu'en montant. Certaines C<sup>ies</sup> sont réduites des trois quarts. Les mines des hommes sont terreuses et fatiguées. Malgré cela on sent le contentement d'en être revenu et sortit une fois de plus de la tuerie. On demande des nouvelles de l'un et de l'autre. Un tel blessé, tel autre tué.

La pluie se met à tomber et nous finissons l'étape trempé jusqu'aux os. Le TM en tête de la musique plein comme une grive, du contentement d'en être revenu. C'est qu'il a eu bien peur là-haut. Il en a même une fois fait dans sa culotte, effarouché par un obus tombé près de lui. En chemin nous rencontrons q.q. camarades qui reviennent du dépôt. Dans les gourbis on se case temps bien que mal. De bonne heure on est couché car pour ma part je suis fourbu.

7 mars 1915. Aujourd'hui dimanche c'est repos. Je procède à un sérieux nettoyage. Une bonne douche ferait du bien. Pour la première fois je trouve quelques poux dans ma chemise. Après avoir couché dans la pourriture, ce n'est pas étonnant. Il ne manquait plus que cela. Dans l'après-midi corvée de bois. Arrivée de renforts.

8 mars 1915. Nous restons encore une journée dans les gourbis. Il neige, aussi on reste calfeutrer dans l'abri en faisant un bon feu.

9 mars 1915. De bonne heure départ pour Herpont. A Auve nous faisons la grande halte et vers le soir nous entrons à Herpont en musique. Nous reprenons possession du cantonnement que nous avons habité lors de notre dernier séjour.

10 mars 1915 au 21 mars 1915. Grand repos. Nous avons eu un temps superbe. On sent déjà l'approche des beaux jours. Chaque après-midi nous donnons concert dans le pays sous la haute direction du TM que l'on fait enrager et qui est la risée des hommes du rég<sup>t</sup>. Nous faisons quelques bonnes promenades aux environs dans les bois de sapins. On y fait la chasse

aux lapins qui pullulent. Entre temps passons une revue du colonel qui félicite le rég<sup>t</sup> pour son séjour en lignes, puis à une marche manœuvre revue par le général de D<sup>on</sup>. Nous touchons la nouvelle tenue bleu horizon. Vaccination antityphoïdique. Nous allons porter une couronne sur la tombe de Brisset. A Dommartin-sur-Yèvre où loge le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> nous y allons un soir faire concert musical et théâtral. La scène est établie dans une immense grange, passons une bonne soirée qui se termine arrosée de champagne. Depuis q.q. jours le bruit d'un changement de cantonnement circulait et demain nous partons pour Possesse.

22 mars 1915. A 6 heures départ en musique. Prenons par des chemins, traversons Contault ou va loger un B<sup>on</sup> arrivons à Possesse. Le pays nous fait meilleur impression que

lors de notre dernier passage en septembre 1914. Nous donnons concert suivi d'un vin d'honneur offert par la municipalité.

Le temps est superbe aussi nous avons de belles promenades en perspective. Nous logeons dans une ferme et sommes bien couchés. 23 mars 1915. Aujourd'hui grand nettoyage en vue d'une grande revue qui sera passé par le général Joffre.

24 mars 1915. Revue par le général de D<sup>on</sup> près du village et répétition pour la représentation de demain.

25 mars 1915. Ce matin avec q.q. camarades nous sommes allés faire une salade de pissenlits. A 1 heure de l'après-midi en route pour la revue. Le temps est à la pluie. Ce n'est pas de veine. Toute la division est rassemblée, fantassins, artilleurs, cavaliers, après q.q. heures d'attente les autos du grand état-major arrivaient. Le général Joffre suivi de ses officiers pénètre sur le terrain aux sons de la Marseillaise. Il passe devant le front du 72<sup>e</sup>, 128<sup>e</sup>, 51<sup>e</sup> et 87<sup>e</sup>. Il félicite notre colonel et lui serre la main. Puis grand défilé beau coup d'œil surtout avec la nouvelle tenue. Le général repart en auto et voilà la revue terminée. Il y avait beaucoup d'officiers étrangers parmi l'état-major. Nous rentrons au cantonnement et mangeons la soupe tout en discutant les événements et les tuyaux du jour.

26 mars 1915. Rien d'intéressant. Le beau temps est revenu. La nuit un incendie se déclare dans la boulangerie du pays. Le tocsin sonneries de clairon et tout se termine avec l'intervention des soldats.

27 mars 1915. Rien de nouveau concert l'après-midi le soir promenade au bord du canal.

28 mars 1915. Aujourd'hui dimanche nous avons la pose jusqu'au concert, promenade le matin, nous faisons un bouquet de violettes cela sent le printemps. Après-midi nous allons jusque St Jean-sur-Possesse. Ce sont les chasseurs à cheval de la D<sup>on</sup> qui y loge.

29 et 30 mars 1915. Préparation pour le départ. Le grand repos est terminé. Il paraît que nous allons rapprocher le front par étapes.

31 mars 1915. Départ à 7 heures avec regrets. Les tuyaux les plus divers circulent. Nous allons cantonner à 9 k<sup>m</sup> de là dans un petit village (Le Châtelier). Comme logement une grange où l'on a mis des chevaux. Le fumier n'a pas été enlevé. Nous touchons un peu de paille et c'est sur ce fumier que nous ferons notre lit. Nous faisons concert et promenade dans le pays encombré de soldats.

1<sup>er</sup> avril 1915. Réveil à 5 heures. Départ à 6 heures. Le temps est lourd. Nous traversons Givry-en-Argonne, faisons la grande halte près de Triaucourt et allons cantonner à Evres. Petit pays où logent depuis plusieurs semaines des équipes de pontonniers qui attendent probablement

l'avance. Nous donnons concert. Demain départ à 6 heures.

2 avril 1915. Nous nous réveillons tout étonnés d'être encore là. Les ordres ont changé le départ est remis à demain. Nous passons une bonne journée. Déjeuner et diner sur l'herbe. Concert sur la grande place.

3 avril 1915. Départ à 6 heures sous la pluie. En chemin nous traversons une plaine semée de croix. En septembre 14 il ne devait pas y faire bon. Il pleut toujours. A Souilly nous faisons la grande halte. Avec bien du mal on fait du feu et un jus bien chaud nous remet. Nous faisons les 4 derniers kilomètres sous une pluie battante. Couchons à Senoncourt.

4 avril 1915. A 6 heures en route toujours avec la pluie. Les chemins sont boueux sont glissants et avec la Meuse les côtes sont interminables. Nous traversons Dugny le pays natal

de notre TM. Passons la Meuse, contournons Verdun et allons cantonner à Haudainville. La pluie n'a pas cessé depuis ce matin.

5 avril 1915. Au lieu d'une journée de repos que l'on croyait avoir, nous avons réveil à 6h et en route. Traversons Dieue puis quittons la route de Saint-Mihiel. On arrive à Sommedieue et faisons la pose sous la pluie en attendant que le cantonnement soit fait. A l'entrée du pays une maison en construction nous sert de refuge. Enfin après une bonne heure d'attente nous avons un cantonnement. Un grenier à peu près potable. La paille n'est pas encore trop sale.

6 avril 1915. Nous devons avoir réveil à minuit, mais il y a eu changement puisque ce n'est qu'à 5h que l'on nous éveille. Cela nous a reposé de la marche d'hier. Il pleut toujours. Un jus plus ou moins chaud et en route. Le pays est très accidenté. On s'envoie une côte de 5 k. en plein bois, puis on redescend. Passons au carrefour de la Fontaine Robert et arrivons en vue d'un village. Nous faisons la grande halte. Le village se trouve au pied des Hauts de Meuse. C'est Haudiomont. De là la vue s'étend sur la plaine de la Voèvre. On distingue plusieurs villages, la grande route de Metz. Vers la droite de cette route se trouve les Eparges où eu lieu une grande attaque ces temps derniers. Au loin des éclatements d'obus. Cette fois le repos est bien fini. Nous voilà revenu une fois de plus dans la bagarre. Nous cantonnons dans le village. L'animation règne dans le pays. Les convois d'artillerie ne cessent de circuler. Nous sommes étonnés de trouver des civils, épiciers qui font des affaires d'or, boulangerie, aussi on fait la chasse au pain frais.

7 avril 1915. On ne bouge pas de la journée. La pluie tombe par averses. Rien de bien intéressant. On ne sait quoi faire il fait mauvais dehors, aussi on s'embête dans notre grenier.

8 avril 1915. Nous restons toujours là. Le rég<sup>t</sup> est en réserve bien sûr pour peu de temps. Le canon commence à se faire entendre. Les tuyaux les plus variés circulent. Ce qui est certain c'est que le rég<sup>t</sup> va attaquer. C'est du brancard en perspective.

9 avril 1915. Toujours rien de nouveau pour nous. Dans l'après-midi nous apprenons que le rég<sup>t</sup> monte cette nuit.

10 avril 1915. Nous ne quitterons Haudiomont que ce soir à la nuit. La cuisine restera ici avec celles du rég<sup>t</sup>. Nous allons à Manheulles à 5 ou 6 k. d'ici. C'est à moitié chemin des lignes. Le poste du médecin chef y sera installé. A 7 heures du soir sac au dos et en route. Nous avons une grange immense comme dortoir et du bon foin comme litière.

11 avril 1915. De bonne heure réveil en fanfare. Des éclatements sonores retentissent. Du coup tout le monde est debout, personne ne se fait prier pour se lever. Les uns descendent à la cave d'autres restent là attendant les événements. Ce sont des 105 qui s'abattent sur le village. Enfin le calme renaît. Dans une grange voisine un obus y a fait 20 victimes. Les civils qui se trouvaient encore dans le pays sont obligés de partir. C'est avec des pleurs qu'ils abandonnent leurs maisons. La journée se passe assez tranquille une ou deux alertes seulement. Le soir des équipes partent aux blessés. Elles rentrent au matin.

12 avril 1915. A 7 heures du matin je me propose pour aller au jus à Haudiomont. Philippe me prête sa bécane. Je ne vais pas loin un dérapage sur la route gluante et je casse une pédale. J'en suis quitte pour y aller à pied. Je reviens sur un caisson avec Pellerin que j'ai rencontré en chemin. Dans l'après-midi bombardement par intervalles. Le soir après la soupe je pars avec mon équipe pour Riaville où se trouve le rég<sup>t</sup> en ligne. Nous suivons la route de Metz jusque [Pintheville]. De là à Riaville le chemin n'est pas long mais de la boue et de l'eau tant que l'on veut. Les fusées et les projecteurs éclairent la route. Peu de canonnade. Le p. de s. est installé dans une cave. Après avoir parlementé nous filons vers les lignes. Le village a bien souffert. Nous prenons les boyaux. Vu l'eau qui abonde on a mis des planches sur des pilotis. Cela glisse et quand on manque son pied on prend un bain. Les parapets sont très bas ne pouvant creuser profondément à cause de l'eau. Le chemin s'allonge dans ces boyaux en serpent. Pour ramener les blessés on a un mal de chien. Nous rentrons à 6h du matin en plein jour crottés

comme des barbets. Aussi on gagne vivement le foin. Espérons que les Boches n'enverront pas trop d'obus.

13 avril 1915. Le rég<sup>t</sup> attaque aujourd'hui. Là-dessus je m'endors comme un bienheureux. Mon lit de foin me semble doux. Dans l'après-midi je suis réveillé par des arrivées proches de la grange. Ce n'est pas le moment de rester au lit plus longtemps. Je descends de mon perchoir attendre l'accalmie.

Après la soupe préparation pour le départ à la corvée de blessés. Faisons le même chemin que la veille au soir. La grande route de Metz est éclairée par phare. A Riaville les marmites arrivent avec fracas. Nous attendons au P. de s. un peu d'accalmie avant de partir en lignes. Il paraît qu'il y a beaucoup de blessés et de morts. On va s'occuper des blessés et l'on aura bien du mal déjà à les enlever. On part en chemin on croise corvée sur corvée.

Ce sont des territoriaux qui montent des gabions. Ils s'empêtrent avec leurs fusils, prennent des bains de pieds, puis ce sont des corvées de ravitaillement qui filent à l'arrière chercher la soupe. Enfin après avoir navigué à travers les boyaux pris nombre de bains de pieds nous rentrons à Riaville. Dans les boyaux il y a quantité de morts que l'on est obligé d'enjamber pour passer. Nous rentrons au jour à Manheulles bien fatigués.

14 avril 1915. Après un bon somme nous mangeons la soupe. Le temps est assez beau. Nous apprenons avec plaisir que la relève du rég<sup>t</sup> à lieu cette nuit. A 7h du soir en route de nouveau pour Riaville, avec la relève qui monte. Les C<sup>ies</sup> du rég<sup>t</sup> qui commencent à descendre les corvées diverses. C'est un encombrement sans pareil on est parfois une demi-heure à la même place sans bouger d'un pas et sans savoir ce qui se passe. Aussi on rouspète à qui mieux mieux, à voix basse pour ne pas éveiller l'attention des gens d'en face. Par bonheur la fusillade n'est pas trop vive. Il fait grand jour quand nous rentrons à Manheulles. Mais cette fois c'est fini. On va boucler les sacs et partir au repos. Nous redescendons à Haudiomont déjà encombré par des C<sup>ies</sup> du rég<sup>t</sup>. Les hommes ne sont que des paquets de boue. Cela a été dur. L'attaque n'a réussie en rien. Certaines C<sup>ies</sup> avaient atteint l'objectif qui était Marcheville, mais elles ne purent s'y maintenir n'étant aucunement soutenu par notre artillerie, qui au contraire tirait dans nos tranchées tuant et blessant quantité d'hommes. Aussi les hommes en veulent aux artilleurs. Les pertes sont énormes on parle de 1600 hommes hors de combat dont la moitié tué. Les C<sup>ies</sup> sont en effet bien maigre. Un ancien camarade musicien qui était sergent y est resté. La plupart n'ont eu comme sépulture que la boue des tranchées. Le résultat est néant.

On est content de retrouver des camarades. On ne va bien sûr pas rester longtemps ici.

15 avril et 16 avril 1915. Repos pendant 2 jours. Grand nettoyage, revue de propreté. Ça sent le repos à l'arrière.

17 avril 1915. A 5 heures réveil. Le jus et en route. Nous prenons la grande route qui mène à Verdun. 18 k<sup>ms</sup> de côtes et descentes à s'envoyer. Passons près du fort du Rozelier aux abords difficiles. Des hauteurs nous apercevons la Meuse et le Canal. Nous n'entrons pas dans Verdun, que l'on contourne. Une dernière montée et nous touchons au but. Ce sont des casernes. Nous logeons à la caserne Marceau. On s'installe. Corvée de nettoyage et avec de la paille fraîche nous confectionnons notre litière. Pour combien de temps sommes-nous-là ?

18 avril 1915. On termine l'installation. Je fais une petite lessive qui sera bientôt sèche avec le beau soleil qui se montre depuis ce matin. Dans l'après-midi avec q.q. camarades nous faisons une promenade dans les bois environnants.

19 avril 1915. Ce matin grand branle-bas. Le général Joffre va passer la division en revue. Nous partons vers les 8h pour la caserne Bévaux sur la route de Metz. Après les difficultés du placement qui dure toujours un temps infini. On attend l'arrivée du général. Le voilà ! Sonneries, Marseillaise, salutations enfin toute la mise en scène, puis revue et remise de décoration. La séance terminée nous regagnons nos pénates non sans y attraper une bonne suée.

20 et 21 avril 1915. Repos. On fait un peu de musique. Le soir concert devant la caserne.

22 avril 1915. Changement de bâtiment. On était bien sûr trop bien et histoire de changer d'air on nous fait déménager.

Notre nouveau local servait autrefois de magasin d'habillement, les casiers y sont encore, chacun s'étage au-dessus de l'un l'autre.

23 avril 1915. Rien nouveau. Concert comme à l'habitude.

24 avril 1915. Réveil à 8 heures. Comme à l'habitude répétition après la soupe je vais avec les camarades faire un tour au bois. Nous rentrons à la caserne q.q. heures plus tard et sommes tout étonné de voir tout le monde rassemblé dans la cour, tout équipé en tenue de départ. Qu'y a-t-il ? Alerte. En vitesse je monte mon sac et en q.q. minutes je suis prêt. Nous pensons que ce n'est qu'un exercice d'alerte. Mais non il paraît que c'est pour du bon. Il est vrai que ce matin nous avons touché de la paille et souvent lorsque l'on touche de la paille on s'en va. A 7 heures du soir départ vers Sommedieue. La marche est monotone un petit froid vif nous fouette le visage. On a sommeil et on dort en

marchant, près de Sommedieue on fait une longue pose en attendant de préparer le cantonnement. Je dors sur un tas de cailloux. Nous nous sommes allongés à plusieurs côte à côte pour avoir plus chaud.

Enfin à 4h on entre dans le pays. Ce n'est que pour s'y reposer q.q. heures et l'on repartira. De cantonnement pour y faire un petit somme il n'y en a pas. Le fourrier nous a laissé tomber. Dans une petite maison à l'entrée du village, la maitresse du logis nous fait entrer à q.q. uns mais la place manque. Nous sommes malgré tout bien contents de trouver un petit réduit encombré de fagots. On est bientôt déséquiper et allonger sur un lit de fagots. Je m'endors comme un bienheureux à 7 heures debout on va partir.

25 avril 1915. La brave femme nous a fait du café. Nous la remercions de son hospitalité. On part pour le village de Mouilly. Quelques bonnes côtes à s'envoyer. Nous traversons Rupt-en-Woëvre.

Le village est encombré de troupes. IL paraît que les Boches ont attaqué sur Mouilly et avance q.q. peu. C'est pourquoi on nous amène vite et vite par ici. Le rég<sup>t</sup> prend les lignes cette nuit. La marche continue maintenant on est sous-bois. Le canon gronde. Ça sent l'approche des lignes. Nous passons près d'une B<sup>rie</sup> de 155 long qui est en train d'envoyer ses petits morceaux. Notre chef est perdu dans le bois, il nage pour trouver village de Mouilly. Enfin après bien des détours nous découvrons le village sur le flanc du coteau voisin. Nous sommes enfin au bout de notre course. Le village a bien souffert et il paraît qu'il n'y fait pas toujours bon. Nous logeons dans une cave occupée par du génie. Il y a beaucoup d'humidité.

Comme nos cuisiniers sont restés à Rupt avec les cuisines il nous faut aller chercher la soupe. Je suis de la corvée. Nous coucherons à Rupt et reviendrons demain matin. En partant nous sommes salués par une rafale d'obus, quelque chose de bien servi. On défile en vitesse. A Rupt nous dégotons notre cuisine perchée au flanc d'un coteau près du bois. Le TM y règne en maître. Pour coucher rien que la dure et le ciel comme plafond. Cela ne nous sourit guère. A la tombée de la nuit je descends au village avec Marius et Lefèvre pour tâcher de trouver un coin de grange. Par bonheur je tombe sur un ancien camarade d'école qui nous offre un bon jus et nous trouve un grenier bien clos avec du bon foin Nous passons une bonne nuit. Ce village pourtant proche des lignes n'a reçu que q.q. obus, et il y a un monde fou. Les civils y sont encore.

26 avril 1915. A 9 heures nous mangeons la soupe et en route pour Mouilly. Chacun de nous a son chargement, le pain enfilé dans un bâton, les seaux de pinard, le jus, les bouteillons, les lettres et colis. Nous prenons par le bois pour éviter le mauvais coin d'hier. Ce qui ne nous empêche pas de nous faire saluer à notre

arrivée à Mouilly. Nous couchons toujours dans l'abri du génie.

27 avril 1915. La journée s'annonce belle. Le canon s'est tu. Les aéros voltigent saluer par les shrapnells, vers le soir nous allons aux blessés. Les balles sifflent. Par instant la fusillade est intense. En quittant le P. de secours du B<sup>on</sup> nous sommes pris sous un tir d'artillerie. L'endroit que nous traversons est une petite clairière. 4 pièces de 90 y sont installées et toute la journée il paraît qu'elles ont ennuyées les Boches. Ce soir, le Boches les ayant bien sûr repérées dans le jour leurs envoient un bon marmitage. Un abri rempli de gargousses prend feu et éclaire le terrain. Nous sommes allongés avec notre blessé dans un petit fossé attendant l'accalmie. Les éclats passent avec leurs bruits de frou frou. Ça n'a rien de risible et l'on a hâte de voir la fin de la pièce. Aussitôt l'accalmie on file bon train et nous rentrons à Mouilly sans autre incident.

28 avril 1915. La nuit s'est bien passée. La fusillade qui n'a pas cessé s'est arrêtée. Nous changeons de local. Nous habitons maintenant une cave d'une maison abandonnée. La solidarité n'a rien de rassurant. Les souris y pullulent. Je pars avec mon équipe à la soupe vers les 5h du soir. La journée s'est bien passée. Quelques obus sur le pays, nous occasionnant des descentes précipitées à la cave. Nous passons par le bois. La verdure revient avec les beaux jours. Il ferait si bon d'être chez soi. Nous mangeons la soupe et le soir nous allons coucher avec les musiciens du 87 qui logent dans le village. Dans la soirée une furieuse canonnade se fait entendre qui dure un bon moment. On est content en soi même de ne pas y être.

29 avril 1915. Retour à Mouilly avec la soupe. Pas de marmites. Journée assez calme. Le soir on monte aux blessés.

30 avril 1915. Le beau temps continue, à 10h l'équipe prend le planton. La nuit peu de blessés.

1<sup>er</sup> mai 1915. Nous passons notre dernière journée tranquillement. Le soir avant le départ nous allons chercher q.q. blessés. Sur la route qui mène au lieu-dit « La Lanterne » un poste de secours a été installé dans une petite carrière à une centaine de mètres de la 1<sup>ère</sup> ligne. Le coin n'est pas de ses plus agréables. Les balles y sifflent continuellement. Il y a deux jours ceux qui se trouvaient dans ce poste avait été fait prisonnier pendant une attaque que les Boches avaient déclenchée. Ils avaient été délivré par une de nos contre attaque. En revenant de ce poste nous sommes salués par des gros noirs. Nous nous tirons du mauvais passage. Nous quittons Mouilly sans regret. Nous suivons la route qui mène à Rupt. On passe devant le cimetière qui s'est bien agrandi pendant notre séjour. Nous traversons Rupt où l'on fait une pose indéfinie. Quelques camarades de contentement d'être revenu font une « cuite » formidable. Il est 9h du soir

lorsque nous quittons ce village. Après 7 à 8 K<sup>m</sup> de marche on fait la grande halte près d'un village que l'on aperçoit dans l'obscurité. C'est Génicourt. Les feux s'allument. On touche le ravitaillement. Corvées de bois et d'eau. Enfin on mange la soupe et il est près de minuit lorsque l'on se couche. En fait de lit, c'est la terre. Il est heureux qu'il ne pleuve pas.

A quelques uns on se colle les uns près des autres pour avoir plus chaud.

2 mai 1915. On retourne à Mouilly. Le temps est lourd. La journée est assez calme. Vers le soir bien occupé à faire une partie de cartes voilà qu'une « Marmite » vient choir tout près de la baraque. Quel bond dans la cave.

3 mai 1915. Au réveil je me fais un bon petit chocolat, peu après un marmitage en règle sur tout le pays. Tout le monde est dans la cave discutant les calibres. Le reste de la journée est plus calme q.q. fusants. Le soir service de brancard.

4 mai 1915. Je me lève assez tard. Notre camarade Darcy nous tire en photo. A peine l'opération terminée qu'une dégelée du fusants arrivent au-dessus de nos têtes. La journée est coupée de petits bombardements. Pas moyen de sortir dans le village et d'y trainé ses guêtres. Avec mon équipe je pars dans l'après-midi pour aller chercher la soupe à Rupt. A la sortie du village et à l'entrée du bois voyez fusants. Aussi on file bon train. La chaleur est lourde. A Rupt nous allons à la cuistance. Le TM toujours aussi hargneux nous « poissent » pour faire un gourbi. Nous recevons une lavée sur le dos. Un orage épouvantable. Nous allons coucher au pays.

5 mai 1915. Le temps est toujours orageux. Le canon depuis hier soir ne cesse de gronder. Que se passe-t-il ? Nous assistons à l'arrivée de « gros noirs » au-dessus de Rupt sur des B<sup>ries</sup> qui sont installées là. Nous partons avec la soupe pour Mouilly. En chemin il nous faut faire la pose car ça gronde rudement et les éclatements proches ne sont pas rassurant. Enfin on risque le paquet. En vitesse on dégringole la côte. Dans le ravin ça tombe à droite et à gauche, on arrive à la cave en sueur et essoufflé du pas courses que l'on vient de s'envoyer. Il parait que les Boches ont attaqués ce matin mais ça n'a pas réussi. Voyages en perspective. Avec mon équipe nous allons au PC du colonel. La route est remplie de trous. La fusillade crépite. De là avec un infirmier nous allons au poste de secours de « La lanterne ». Par instants nous nous aplatissons car les balles sifflent comme il faut. De la crête où nous sommes nous distinguons les 1<sup>ères</sup> lignes. Nous emportons notre blessé et rentrons à Mouilly par la route. De chaque côté de la route, des cadavres de Boches et de Français sont étendus dans la futaie.



Nous rentrons sans encombre à Mouilly. La nuit nouveaux voyages. Le canon s'est à peu près tu. Sauf nos 75 qui ont une b.... du diable, fusillade, fusées.

6 mai 1915. Journée assez chaude. Je prends le planton au poste de secours. Peu de blessés de chez nous, beaucoup de Boches.

Nuit assez calme.

7 mai 1915. Journée aussi calme qu'hier. Je vais à la soupe à Rupt. Pas d'accros en chemin. Je couche au pays.

8 mai 1915. Retour de la corvée de soupe. Beau temps et pas de marmites.

9 mai 1915. On parle de relève et ordre est donné de préparer les sacs. Vers le soir nous quittons Mouilly pour d'autres cieux.

Grande halte à minuit près de Génicourt et nous dormons q.q. heures dans le fossé de la route.

10 mai 1915. A 4h du matin en route. On traverse le canal et la Meuse. A Villers-sur-Meuse pose assez longue. Il paraît que l'on embarque. En effet un train s'annonce en gare. Bientôt l'on est casé dans des wagons à bestiaux. On débarque à Verdun et l'on gagne les casernes Marceau où l'on reprend les mêmes emplacements qu'à notre dernier séjour.

11 mai 1915. Grand nettoyage. On espère un bon repos après ce coup dur.

12 mai 1915. Un bataillon du rég<sup>t</sup> va assister à l'exécution d'un déserteur d'un des rég<sup>ts</sup> de la division. A 5h du soir concert devant la caserne pour les poilus.

13 mai 1915. Mauvaise nouvelle au réveil. On part la nuit prochaine vers les 3h du matin. Après 3 jours de repos c'est régalant. Direction inconnue. Après la soupe du matin je vais avec les copains faire un tour. Il fait beau temps et c'est bien la barbe d'être obligés de partir. Au cours de notre promenade nous rencontrons un cycliste qui nous apprend que le départ est avancé de 12 heures. Nous n'avons que le temps de rentrer et de nous préparer. La soupe est avalée en un clin d'œil. Avant le départ on nous fait mettre nos sacs en voiture. C'est pour nous alléger la marche étant très longue. Nous suivons les bois, montons et descendons des côtes d'une longueur du diable. Passons près du fort du Rozelier. On suit la route de Metz mais au lieu de continuer sur Haudiomont on tourne à droite à la « Cabane du gendarme » pour prendre la tranchée de Calonne. Passons le carrefour de La Fontaine Robert. La nuit est venue et sous bois on n'y voit goutte. Enfin on s'arrête. On campe en plein bois. On monte les toiles de tente dans l'obscurité car c'est interdit de faire de la lumière. Pour terminer la pluie se met à tomber. C'est le bouquet.

14 mai 1915. De bonne heure on est debout. Un coup de gnole pour remettre le corps en place. Il n'a pas fait bien chaud la nuit et la pluie n'a guère cessée. Nous montons nos tentes solidement. Il paraît que nous sommes ici pour plusieurs semaines. Ce n'était pas la peine de courir si vite la veille au soir. Ordre est donné de faire des gourbis. On se divise en 3 groupes. Le terrain est dur à travailler, il est rempli de cailloux et de racines. Pour les outils il faut le système D pour s'en procurer. Il faut faire des abris, mais on ne donne pas d'outils. A la fin de la journée le gourbi prend tournure.

15 mai 1915. Je n'ai pas eu trop froid la nuit. Le beau temps à l'air de vouloir revenir. Le gourbi s'avance. On y travaille avec ardeur. Demain soir nous pourrions y coucher. On y sera à l'aise. C'est un petit pavillon. Le secteur n'a pas l'air trop mauvais. Nous sommes isolés dans le bois donc rien à craindre.

On touche de la paille.

16 mai 1915. Le travail continue, l'abri est presque terminé.

L'aumônier vient nous déranger pour que la musique prête son concours à une messe en musique faite dans le bois. Quelle barbe.

Après la soupe, bien occupé à travailler au gourbi on nous apprend que ce soir ou demain nous devons changer de coin. Tout le monde est consterné et mécontent d'avoir travaillé pour rien. Aussi on laisse pelles et pioches et l'on fait la pose. On verra plus tard.

17 mai 1915. Nouveaux tuyaux ce matin. IL paraît que l'on reste. On se remet au travail. Le temps est lourd et orageux. Pourvu que l'abri soit fini avant que cela ne tombe. Dans l'après-midi nouvel arrêt dans le travail. Cette fois c'est la cuisine du colonel, sous les ordres du chef de musique, qui réquisitionne le gourbi. 4 jours de travail pour rien. Et bien nous resterons sous nos toiles. Le rég<sup>t</sup> qui était en réserve monte en lignes cette nuit.

18 mai 1915. Journée maussade. Pluie !

19 mai 1915. Je me lève à 7h après une bonne nuit. Corvée de nettoyage direction Finot. Après la soupe je prépare mon sac pour ce soir. Je vais avec mon équipe faire la relève à Mont-sous-les-Côtes. A 7h du soir départ. Le chemin se fait tout d'abord sous bois. Au carrefour des 3 Jurés nous quittons la tranchée de Calonne. Le terrain est très accidenté. Nous redescendons vers la Voëvre. Au loin les fusées montent dans la nuit. Le village est assez démoli par ce que l'on peut en juger. On relève l'équipe et nous prenons possession du local. C'est la maison du maire. Elle a été épargnée et nous n'y serons pas mal. D'après ceux qui partent on est tranquille dans le village.

Le poste de secours du régiment est seul dans le village. A 3 heures du matin je prends le planton avec un camarade. La nuit est très calme. Aucun bruit de fusillade ni de canon. Nous faisons un bon jus et taillons une bavette en attendant le jour.

20 mai 1915. Nous cassons la croûte et nous allons à deux ou trois faire un tour dans le village. Nous montons tout d'abord sur le coteau auquel s'appuie le pays. De là la vue s'étend très loin. En face de nous la crête des Hures et derrière celle-ci la crête des Eparges où se trouve le rég<sup>t</sup>. A droite les hauteurs boisées des Hauts de Meuse. A gauche c'est la plaine de la Voëvre semée de ci de là, la route de Verdun à Metz. Les villages de Riaville et de Marcheville. Tout est calme. Le soleil se montre. A nos pieds Mont-sous-les-Côtes. Tout petit village bâti sur une seule rue très large. Au milieu l'église qui est en partie démontée. Le clocher est encore debout. Nous redescendons et l'on discute sur le repas du midi. Il paraît qu'il y a des pommes de terre dans les caves. On pourrait faire des frites. Il faut donc trouver ou de la graisse ou du lard. On fait la visite des maisons. C'est affreux de voir l'intérieur des habitations. Les habitants sont partis sans pouvoir rien emporter aussi les pilliers ont eu beau jeu. Pas moyen d'entrer dans les pièces, linge, literie, vaisselle tout cela pèle mêle, buffets, armoires défoncés, enfin un tohu-bohu du diable. Pauvres gens s'ils voyaient leurs biens dans ce triste état ! Nous trouvons ce qu'il nous faut, un morceau de lard rance et de la farine. Alexandre un tablier blanc devant lui prépare le menu. On mange on ne peut mieux un bon jus là-dessus et nous voilà prêt au travail. Nous avons des sacs de change et de chlore à emplir mais avant de commencer ce travail je suis commandé avec Drouet pour une corvée assez intéressante. Il s'agit d'aller vider la tinette de ses messieurs « Videz Thomas ». Après le dîner cela sert de digestif. Après la soupe du soir, une équipe vient nous relever. Nous aurions bien resté ici on y est aussi bien que dans le bois et puis pas de TM pour nous raser. La nuit est calme. Un projecteur Boche fouille le ciel, les fusées grimpent sur toute la ligne. Nous gagnons tout doucement nos abris sous bois.

21 mai 1915. Réveil à 8 heures. Pas loin de nous la musique du 91 fait répétition. Leur colonel est logé près d'ici et cette après-midi il y aura concert. Nous faisons une corvée de nettoyage. On pique avec un bâton tous les papiers qui traînent. Après-midi concert. La musique du 91 qui a été remontée va admirablement bien. Il est vrai que les musiciens ne font que de la musique.

22 mai 1915. Rien d'intéressant dans la journée. Concert par la musique du 91. Vers le soir petit moment d'émotion. Deux marmites viennent éclater dans les environs. Mais aucune suite.

23 mai 1915 A 5 heures debout et départ pour un poste de secours situé près des Eparges. Chemin sous bois. Des C<sup>ies</sup> en réserve installent des travaux de défense. Ch. de fer barbelé abri bétonné pour mitrailleuse. A la sortie du bois je garde la petite voiture qui sert pour le ravitaillement du colonel le temps que les camarades vont jusqu'au poste, car de la sortie du bois on est en pleine vue des Boches. Un avion qui vient de laisser tomber une bombe sur une B<sup>ie</sup> proche d'ici est salué par nos 75. Puis je gagne le P. de S. qui est installé dans le ravin de Sonvaux. A l'orée du bois le coup d'œil est magnifique. On distingue mieux encore que de Mont-sous-les-Côtes Mesnil-sous-les-Côtes, Manheulles, Haudiomont, puis la crête des Hures, celles des Eparges et de Combres. C'est sur cette dernière que sont les lignes boches. La crête des Eparges apparaît toute nue. On voit que des rafales de mort y ont passé. Elle est sillonnée de boyaux et de tranchées. Rien n'y bouge. Pourtant elle est habitée. Mais les hommes sont terrés. Du village des Eparges seules des ruines en subsistent.

Je gagne le p. de s. Pour l'instant il y a tout juste un petit gourbi habité par le médecin et les infirmiers. Je ne sais où nous coucherons cette nuit. Dans l'après-midi nous faisons la sieste

au soleil et l'on assiste à un tir d'artillerie Boche sur Mesnil-sous-les-Côtes, puis sur la crête des Hures. Des blessés qui suivaient la route des Eparges à Mesnil sont salués par des fusants ; A la tombée de la nuit une douzaine de grosses marmites vont choir aux Eparges éclatant avec un bruit formidable répété par l'écho des collines. Nous allons chercher au village q.q. bricoles pour le PS. La route ressemble par endroits à une écumoire. A l'entrée un vaste entonnoir plein d'eau.

Dans le village de mauvaises odeurs se dégagent des décombres provenant de cadavres restés ensevelis, ainsi que des chevaux en putréfaction. Le jour il est impossible de se promener dans le village et ses environs, les boches le dominant de la crête de Combres. La nuit ce n'est qu'un défilé continu et c'est heureux que les Boches ne tirent que très peu. Un peu avant notre arrivée q.q. obus avait fait 5 ou 6 victimes. Nous regagnons le ravin de Sonvaux distant de 5 à 600 mètres du pays et comme nous n'avons pas d'abri avec Marius je couche en plein air. Un peu de paille sur nous on y est très bien.

24 mai 1915. Je me réveille il fait grand jour. Le soleil est déjà haut. Devant nous c'est la nature qui s'éveille.

Au-dessus de nos têtes un avion boche se « fait sonné ». Dans la matinée l'équipe qui nous remplace arrive. Nous repartons bien tranquillement par les bois, pour le carrefour des Trois Jurés. Le voyage est agréable. La journée s'annonce chaude. Après-midi concert par le 95<sup>e</sup> on nous annonce que nous partons ce soir pour aller au repos à La Fontaine Robert près du carrefour Bernatant. En effet à 8H du soir la musique part. Je reste avec q.q. camarades pour attendre l'arrivée de ceux de chez nous qui sont aux Eparges. Nous faisons un bon feu, q.q. parties de cartes tout en buvant du vin chaud et du punch.

25 mai 1915. Vers le matin les camarades rentrent et nous voilà en route pour rejoindre la musique au ravin de la Fontaine Robert.

Dans les bois il y a quantité de chemins et sentiers et comme nous ne sommes jamais allés à ce ravin on nage pas mal pour trouver la bonne route. Nous arrivons tout de même. On s'installe dans des abris confectionnés de branchages. Il y a de la paille. On ne sera pas étouffé et s'il pleut l'on sera arrosés. Visite dans le ravin. Tout le rég<sup>t</sup> habite là, à l'abri des vues des avions. Des lavabos ont été installés. Beaucoup de baraques. De l'eau potable. On ne sera pas mal pour le repos et je préfère rester ici que d'aller traîner aux casernes Marceau à Verdun. On reprend connaissance avec les instruments. Répétition l'après-midi. On joue l'hymne italien. Le colonel nous offre un coup de bière. Après le concert un camarade tire une photo de la musique.

26 mai 1915. J'ai bien dormi cette nuit. On reprend les habitudes du repos, concerts et corvées.

27 mai au 30 mai. Repos. Rien d'intéressant.

31 mai 1915. Le rég<sup>t</sup> reprend les lignes aux Eparges cette nuit. La musique restera ici. Mais comme il faut céder la place au rég<sup>t</sup> qui descend cette nuit. Il nous faut déguerpir et chercher autre chose. Sur la route d'Haudiomont entre le carrefour Bernatant et le camp de la Fontaine Robert nous trouvons ce qu'il nous faut. Dans une carrière une baraque assez grande est montée. On s'y installe. Le chef s'est installé dans une autre avec la cuisine du colonel qu'il dirige. Le soir je pars avec mon équipe et le médecin du 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> pour Mont-saint-Les-Côtes. Après un concours de natation nous arrivons au but. Nous reprenons notre ancienne maison. La nuit je prends la garde. Le secteur est calme.

1<sup>er</sup> juin 1915. Journée très calme. Le matin je fais avec un camarade une petite excursion dans le village et une visite au clocher d'où l'on découvre une vue magnifique.

A midi comme dans le monde chic, nous mangeons de bon appétit. Notre cuisinier Alexandre nous a fait un repas épatant. Les frites ne manquent pas car il y a toujours des pommes de terre dans les caves. Dans l'après-midi quelques obus éclatent en avant du pays. Corvée de chaux. A dix heures du soir nous sommes relevés et rentrons à la Fontaine Robert.

2 juin 1915. Je fais la grasse matinée. La cabane en feuillages où s'abritait la cuisine prend feu et on déménage de crainte que cela gagne notre baraque toute proche.

Heureusement on réussit à éteindre le feu. Le temps est chaud. Après-midi sieste sous le couvert du bois.

3 juin 1915. Belle journée, promenade au bois. Le soir je pars avec mon équipe pour les Eparges. A 7h du soir nous partons 6 k à tirer. La nuit est venue lorsque nous traversons le village des Eparges. Aucun bruit ne trouble le silence. Parfois q.q. fusées grimpent dans les airs. Après avoir gravi la crête des Eparges par un sentier tortueux et déformé. Nous arrivons au p. de secours. Tout aussitôt on se met à l'ouvrage. Un blessé à descendre au village. A l'entrée du pays pour avoir causé un peu fort cela nous vaut un tour de moulin à café. Les balles passent au-dessus de nos têtes heureusement. Le p. de secours du village est installé dans une cave. C'est là que les brancardiers divisionnaires viennent chercher les blessés chaque nuit. Après un quart d'heure de pose nous repartons au poste de la crête avec chacun un sac de chaux. Plus de blessé à descendre pour le moment. On se couche à même la terre car le poste n'est pas achevé. Ma foi on dort tout de même bien malgré la fraîcheur.

4 juin 1915. Je me lève de bonne heure car je n'ai pas chaud. Dehors le soleil se montre. De Cette crête la vue s'étend très loin. On aperçoit quantité de villages disséminés dans la plaine. Le poste du colonel Brion est à côté du P. de S. Je vais avec Darcy jusqu'au « Ravin de la Mort » situé à q.q. centaines de mètres du poste. Le ravin n'a pas volé son nom. Très resserré et profond il était avant les attaques boisé. Mais les obus sont tombés si drus qu'il ne reste plus rien. Le terrain est labouré. Combien sont restés enfouis ? Il paraît qu'il y en a plusieurs milliers. Au flanc du ravin des gourbis ont été creusés où logent les C<sup>ies</sup> en réserve. C'est pour désinfecter les abords de ces gourbis que chaque soir on monte de la chaux, du grésil et de l'huile lourde. Tout le spectacle frappe la vue et on peut s'en souvenir longtemps. Le camarade prend une vue et nous déguerpissons car assez souvent le ravin est arrosé. Dans l'après-midi nous assistons à un

bombardement de Fresnes-en-Voëvre par les Boches. Ils y envoient une quarantaine de grosses marmites. La journée est chaude. Le soleil tape fort et aucune miette d'ombre. Peu de blessés. Je fais un somme dans une petite niche. A la nuit venue nous descendons au village des Eparges chercher de l'huile lourde.

Il est environ 8 heures du soir. Nous venons de faire sauter une mine et les Boches croyant à une attaque mitraille sans arrêt l'entrée et la sortie du pays. Il nous faut pourtant remonter. On charge le baril sur un brancard et en route. On ne s'amuse pas en chemin. Vers les 10h du soir une équipe vient nous relever et nous descendons au poste des Eparges où nous devons demeurer 24 heures.

Jusqu'à minuit nous aidons à l'évacuation des blessés que les divisionnaires viennent chercher.

5 juin 1915. Je me lève assez tard. Le soleil chauffe déjà bien fort. C'est le grand calme. Vers midi les Boches envoient quelques obus sur la crête en face de nous. Je ne sais pourquoi ils tirent là puisqu'il n'y a rien. Tout rentre dans le calme. Le poste est installé dans la cave d'une maison en ruines à un carrefour de rues. Le jardin de la maison a été transformé en cimetière. Les décombres de la maison nous cachent aux vues des Boches installés sur la crête de Combres. A travers les démolitions on aperçoit très bien la crête au sommet de laquelle se trouve un bois de sapins. C'est dans ces sapins que sont installés des perroquets qui tiraillent de temps à autre sur le carrefour où nous sommes, surtout s'ils aperçoivent quelqu'un.

Vers le soir un agent de liaison qui vient vers le village n'a que le temps de tracer, les balles lui sifflent aux oreilles. Des balles viennent ricocher sur le chemin faisant voler la poussière. Sitôt la nuit venue les blessés descendent. Il y en a pas mal. La relève arrive et nous partons pour La Fontaine Robert. A peine sorti du pays que des shrapnells éclatent au-dessus du village puis se sont les percutants. De la crête où nous sommes nous voyons les lueurs des éclatements. A minuit nous sommes rendus. On casse une croûte et je ne suis pas long à m'endormir.

6 juin 1915. Je me lève assez tard. Il fait très chaud. Déjeuner sur l'herbe. Le soir départ pour Mont-sous-les-Côtes où nous arrivons à la nuit sans encombre.

7 juin 1915. Réveil en fanfare. Les obus viennent éclater devant le pays. Pas de casse. Bon déjeuner et corvée de chaux l'après-midi. Relève le soir et nous rentrons à La Fontaine Robert. Il est temps de rentrer car un orage formidable se déclenche.

8 et 9 juin 1915. Repos complet. L'orage a rafraîchi le temps.

10 juin 1915. Le rég<sup>t</sup> est relevé et redescend prendre repos au ravin de La Fontaine Robert. Nous quittons la carrière pour reprendre dans le ravin le gourbi à claire voies que nous avons

occupés précédemment. Il paraît que l'on va changer de secteur.

Du 10 au 14 juin 1915. Repos. Quelques concerts. Messe en musique. L'aumônier me rase avec ses messes en musique.

Nous allons assister à une revue et remise de décorations près de la route de Verdun à la « Cabane du gendarme ». Le 14 au soir le rég<sup>t</sup> remonte en lignes. Cette fois-ci il va se trouver à droite du village des Eparges au ravin de Sonvaux. Nous passons par Mesnil-sous-les-Côtes. En chemin nous semons les hosties de l'aumônier qui les a mises dans la poussette que nous traînons. Nous les ramassons au clair de lune. Elles n'en seront pas plus mauvaises pour cela.

15 juin 1915. Belle journée. On fait quelques parties de cartes pour passer le temps. Après le déjeuner le médecin nous prête sa jumelle et nous allons nous allonger dans l'herbe au ras de la crête pour admirer les environs. On distingue la crête de Combres avec tous ses boyaux et tranchées ainsi que la crête dévastée des Eparges. Dans la Voèvre on y voit très bien les casernes d'Etain. A la nuit je vais à « La Terrasse » où je trouve le colonel pour chercher le mort d'ordre. A dix heures nous sommes relevés et partons pour la carrière où nous avons repris possession des abris. L'artillerie tire des deux côtés.

16 juin 1915. On se lève pour la soupe. Journée tranquille.

17 juin. Rien de nouveau. A 7 heures du soir nous prenons la direction du P. de S. du ravin de Sonvaux. Comme toujours à l'entrée du village des Eparges il y a encombre de voitures, de roulantes et de corvées. C'est heureux que les Boches n'y tirent pas pourtant ils entendent certainement le bruit qui s'y fait.

18 juin 1915. La nuit s'est bien passée. Peu de blessés. Dans la matinée quelques obus viennent éclater sur le flanc opposé du ravin où nous sommes. Le Canon donne presque toute la journée. Les artilleurs sont agités. A 9h du soir en attendant la relève, on vient nous chercher pour aller ramasser deux blessés à l'entrée du village. Nous partons et ramenons les deux hommes. La relève étant arrivée nous filons vers la carrière.

19 juin 1915. Réveil assez tard. Beau temps. Q.q. parties de cartes pour se distraire, chasse aux souris qui pullulent dans le gourbi.

20 juin 1915. Journée calme. Nous montons pour « La Terrasse » vers les minuits. La distribution s'étant faite très tard cela nous a retardé pour aller relever les camarades. Depuis que la nuit est tombée le canon tonne avec vigueur. Le bruit rappelle Beauséjour. Certainement que quelque chose se prépare. Les Boches ne répondent pas. Nous arrivons au petit jour et dormons quelques heures.

21 juin 1915. Le temps est au beau. Le canon tonne toujours surtout à notre droite vers la tranchée de Calonne. Par instants fusillade assez vive. L'attaque est certainement déclenchée. Deux C<sup>ies</sup> du rég<sup>t</sup> sont engorgées. Elles ont paraît-il de mauvaises positions à tenir. La journée se tire. Pas trop de blessés. Nous sommes relevés. Nous passons par Mesnil-sous-les-Côtes et Mont-sous-les-Côtes où nous allons dire bonjour à Carlier et à Alfred qui s'occupent des désinfectants, puis retour à la carrière.

22 et 23 juin 1915. Journées de repos qui passent trop vite. Le canon gronde toujours. Nous remontons à « La Terrasse ».

24 juin 1915. Bombardement sans dégâts. Je vais à la nuit avec l'équipe chercher un blessé du 328<sup>e</sup> sur la route des Eparges. La journée s'est bien tirée. Rentrons au cantonnement et dormons d'un sommeil réparateur.

25 et 26 juin 1915. Repos. Nous partons pour 24 heures. Mais il y a pas mal de blessés. Il y a eu une grosse attaque ce matin. En effet à peine arrivé nous prenons le brancard. Des attaques partielles ont lieu à chaque instant et les voyages n'ont rien de charmant. Chaque fois que nous passons à l'entrée du village des Eparges c'est bien rare de n'être pas salués. Au premier voyage après avoir traversé le ravin de Sonvaux et gravi la crête de moitié qu'un tir de barrage se déclenche. On se planque dans un trou d'obus. Le coup d'œil est inoubliable, fusées, fumées, fusillade, canonnade rien ne manque. On ne peut s'y entendre dans le bruit

infernale que l'écho répercute. Moment d'accalmie. On file jusqu'en haut de la crête où l'on arrive tout essoufflé. Il y a quantité de blessés que l'on a casés tant bien que mal dans les gourbis avoisinant le P. de S. Au petit jour tous les blessés n'ont pu être ramenés. Et ici il est impossible de voyager de jour. 27 juin 1915. Nous dormons quelques heures puis nous nettoyons le poste qui en a besoin. Des attaques ont encore lieu dans la journée et le soir nous avons encore de l'ouvrage. Des équipes de renfort sont venues des divisionnaires. Aussi en deux voyages c'est fait.

La nuit est plus calme qu'hier. Nous pouvons nous reposer un peu plus.

28 juin 1915. La journée est assez calme. Une attaque seulement au soir, on nous apprend que nous allons être relevés la nuit même.

Nous montons chercher les blessés. La route est encombrée par la relève. Les Boches éclairent la route avec leur phare et je ne comprends pas qu'il n'arrive rien sur la route. Au petit jour tous les blessés sont descendus et en route pour Verdun.

29 juin 1915. Nous arrivons à La Fontaine Robert. Branle-bas général.

Nous partons passer le repos dans un faubourg de Verdun. Les sacs sont vivement montés et à 6h nous partons du carrefour Bernatant. Nous gagnons la grande route de Metz. Au fort du Rozelier

on fait la grande halte. Pas un arbre pour se mettre à l'abri du soleil qui chauffe fortement. Après 2 heures de pose le rég<sup>t</sup> se rassemble sur le côté de la route et le colonel passe les hommes en revue et décore trois officiers et un sergent de la Croix de guerre.

Des camions sont venus nous chercher nos sacs et un peu allégé nous prenons la route de Verdun. Tout du long de la route nous chantons pour oublier le soleil qui nous cuit et la longueur de la route. Nous arrivons enfin à Glorieux faubourg de Verdun, bien vannés. Comme logement une grange et peu de paille.

Après avoir cassé la croûte je me couche et m'endors bien vite.

30 juin 1915. Réveil à 8 heures. Le temps est superbe.

Aujourd'hui repos et nettoyage. Je fais une promenade dans le pays. Il y a encore beaucoup de civils et cela nous rappelle l'arrière car il y avait quelques temps déjà que nous n'en avions pas vus. Cela nous fait penser que nous serions si bien chez nous.

1<sup>er</sup> juillet 1915. On reprend l'instrument. Une poilure derrière la grange nous sert de salle d'études. Concert sur la place l'après-midi. Beaucoup de monde.

2 juillet 1915. Le beau temps dure toujours. Au concert du soir une petite fille vient offrir des fleurs et l'instituteur adresse ses félicitations aux poilus présents. On nous offre de la bière.

3 juillet 1915. Comme à l'habitude répétition et concert.

Dans l'après-midi nous allons prendre une douche à la caserne Miribel. Cela semble bon car voici longtemps que nous n'avons pu en faire autant.

Du 4 au 7 juillet 1915. C'est notre dernier jour de repos. On reprend le même secteur en lignes. IL paraît que l'on va donner des permissions. Une liste a été faite et chacun calcule déjà à quelle époque il ira en permission.

8 juillet 1915. Réveil à 3 heures et bientôt nous sommes sur la route avec tout le barda sur le dos. Le temps est à l'orage. On sue à grosses gouttes aussi les pauses sont les bienvenues. A la tranchée de Calonne on fait la grande halte. Nous devons attendre la nuit le rég<sup>t</sup> ne pouvant faire la relève de jour. Nous cassons la croûte et bientôt tout le monde en écrase au soleil. Vers le soir un obus éclate vers la route de Metz, mais rien ne suit. Nous partons la nuit venue et couchons au ravin de La Fontaine Robert dans une baraque en planches. Comme sommier la terre. Nuit tranquille.

9 juillet 1915. Repos toute la journée je me confectionne un lit avec des branchages. A 8 heures je pars avec mon équipe pour La Terrasse au ravin d'Ivaux. La route est encore plus longue que lors de notre dernier séjour. Nous arrivons sans encombre. La nuit venue nous montons aux blessés. De retour au poste on demande un homme

pour conduire les brancardiers divisionnaires qui vont en lignes pour enterrer les morts. On tire au sort et je suis désigné pour la corvée.

En revenant je suis obligé de me planquer dans un trou d'obus un barrage se faisant au-dessus du ravin. Un quart d'heure d'attente puis le calme revenant j'allonge le pas et rentre sans incident.

10 juillet 1915. Au réveil je fais le jus et on procède à q.q. travaux de propreté dans le poste. La journée on ne sait quoi faire puisque l'on ne peut bouger sans être vu. Aussi l'on fait des parties de cartes. Vers le soir nous devons aller chercher un mort dans la prairie en face. Mais après des recherches infructueuses nous rentrons bredouilles. Il n'y a aucun blessé mais le médecin chef pour éviter les discussions qui s'étaient produites la veille nous fait monter quand même. On prend chacun un sac de chaux et revenons à vide.

La nuit est tranquille.

11 juillet 1915. Journée à peu près calme. Le soir nous montons à 3 équipes. IL n'y a que 2 blessés. Nous rentrons au poste au bon moment. Les Boches se mettent à arroser la route avec des fusants. Est-ce par crainte d'arrivées de renforts ? Ou représailles car cette après-midi nous leurs avons fait sauter une mine. Il fait un noir d'encre. Les corvées de soupe, roulantes, voitures à munitions, brancardiers div. Sont obligés de se retirer vers Mesnil-sous-les-Côtes. Enfin tout rentre dans le calme. Résultat 15 blessés et un mort. C'est étonnant qu'il n'y en ait pas eu plus.

12 juillet 1915. Je me lève de bonne heure car je n'ai pas eu chaud la nuit et j'ai attrapé des coliques. La journée se passe sans incident. A la brume je vais avec le séminariste chercher le mort d'hier qui est resté sur la route des Eparges. Nous le trouvons dans le bas-côté du chemin. Il y a eu certainement des moments d'émotion hier soir comme en témoigne les diverses choses abandonnées sur la route planches, sacs, bouteillons, boules de pain, bidons. Nous ramenons le mort et avant de l'enterrer nous le fouillons. Le malheureux avait eu son compte, blessures à la tête et au cœur. Déjà les asticots et les mouches fourmillent par centaines. Nous l'enterrons au cimetière près du poste. L'équipe qui vient nous relever est arrivée. Nous prenons le chemin de La Fontaine Robert. Passons par le ravin des cuisines et sautons dans un camion qui nous ramène au carrefour Bernatant. Il est minuit. On est vite couché.

13 juillet 1915. Journée de repos. Demain relève paraît-il.

24 juillet 1915. La nuit il n'a cessé de pleuvoir. Nous devons aller au carrefour Bernatant au-devant du rég<sup>t</sup> pour le ramener en musique à l'occasion du 14 juillet. Mais la pluie ne cesse pas et nous restons là. Il est 6 heures du matin et nous partons au repos dans un bois près de la route de Metz dans un camp. Le camp des Romains emplacement coquet que les chasseurs à pied de la 4<sup>e</sup> D<sup>on</sup> ont aménagé. Nous y serons très bien. Dans l'après-midi part le premier convoi

de permissionnaires. On voudrait déjà y être. Dans la soirée le bruit court que nous ne resterons pas ici. Quelle barbe de toujours changer. 15 juillet 1915. A 8h du matin départ pour Sommedieue. Le colonel remet une centaine de croix de guerre. C'est une pluie de décorations. Notre chef en a gagné une. Où ? Je n'en sais rien. Le chemin est long. Nous logeons au château et faisons un tour dans le pays. On y trouve à peu près tout ce que l'on veut. Les civils font des affaires d'or car la plupart sont devenus épiciers.

16 juillet 1915. Le matin nous faisons un service à l'église pour les morts. Après-midi concert théâtral par quelques poilus du rég<sup>t</sup>. Nous avons le champagne à boire.

17 juillet 1915. A 6h du matin au jus on nous annonce qu'il y a alerte et que nous partons bientôt. Ça fait toujours plaisir d'apprendre de pareilles nouvelles. Bientôt tout le monde est prêt. On part direction tranchée de Calonne. Au carrefour Bernatant arrêt d'une heure et on nous sert la soupe. Le rég<sup>t</sup> monte cette nuit en réserve. Nous allons à La Fontaine Robert où nous trouvons une baraque.

18 et 19 juillet 1915. Nous ne bougeons pas de la journée. Rien d'intéressant. Il y a eu attaque certainement car une centaine de prisonniers passent au carrefour Bernatant.

Le rég<sup>t</sup> est toujours en réserve.

20 juillet 1915. Nous partons vers 11 heures du soir pour l'arrière. Aux cuisines nous faisons arrêt pour manger la soupe et nous allons ensuite loger dans un bois au camp de La Béholle près du fort du Rozelier. Une cabane comme logement et la terre comme matelas car la paille est habitée.

21 juillet 1915. Repos. Messe en musique. Promenades aux environs.  
22 juillet 1915. Nouvelle messe ce matin pour un mort. Ça devient une habitude. Et le père Dabesco pourrait bien nous fiche la paix. Demain départ pour Verdun.  
23 juillet 1915. Réveil à 2h du matin. Il fait à peine jour, à 3h départ. La route se fait très bien. L'étape d'ailleurs n'est pas longue. Nous contournons Verdun et allons cantonner à Belleville f<sup>g</sup> de Verdun. Entrée en musique. Nous logeons à quatre au 3<sup>e</sup> étage dans un grenier d'une maison particulière. On y sera très bien. C'est propre. Je fais un tour dans le pays qui est très gentil et animé. La plupart des habitants sont restés. Il y a aussi beaucoup d'évacués. Le soir concert.

Du 24 au 28 juillet 1915. Repos. Concert chaque après-midi.  
Un nouveau départ de permissionnaires a eu lieu. Nous avons été au-devant du 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> qui était resté en lignes. En revenant nous traversons Verdun. Beaucoup de monde et aussi beaucoup de pleurs.

Du 29 au 31 juillet 1915. Repos. Rien de nouveau pendant ces quelques jours. Revue par le général de corps d'armée sous un soleil tropical. Traversée de Verdun en musique. Demain départ.

1<sup>er</sup> août 1915. A 4 heures du matin réveil. Fini le bon temps. Nous avons passé un bon repos. Nous allons coucher à Sommedieu et nous logeons au même endroit que lors de notre dernier séjour. L'après-midi je vais voir q.q. camarades du 128<sup>e</sup> qui cantonne ici. 2 août 1915. A 3h réveil. Sac au dos on part pour Ambly. Passons près de Dieue et Génicourt. Je fais un bon bout de la route en voiture.

Du 3 au 5 1915. Nous restons à Ambly. Le rég<sup>t</sup> est en réserve. Nous faisons la pose. Allons promener le long du canal. Beaucoup d'amateurs pour la pêche. Le temps est très orageux.

Jusqu'au 9 août 1915. Le rég<sup>t</sup> est monté en ligne à Mouilly. Le secteur c'est adouci auprès de la dernière fois. C'est paraît-il le calme parfait. Quelques-uns de chez nous sont montés. A Ambly on tâche de tuer le temps.

10 août 1915. Je pars pour Mouilly avec la voiture d'ambulance. En effet c'est le calme parfait. Toute la musique va rester à Mouilly pour faire différentes corvées. Nettoyage du cimetière, gourbis à faire, etc... Il fait une forte chaleur. Le genre à confectionner une piscine épatante au fond du ravin, aussi le soir voyez baignade.

11 août 1915. Grand calme. Petit boulot tranquille et promenade le soir.

12 août 1915. Le matin au poste de secours je rencontre un camarade blessé aux deux bras. J'écris chez lui pour annoncer la nouvelle. Je vais porter la soupe au colon. Tout est calme. Pas un coup de fusil ni de canon. L'après-midi je m'éclipse et vais faire un tour en lignes avec le séminariste qui va relever les tombes isolées qui se trouvent derrière les lignes. Après le défilé de boyaux nous arrivons en lignes. Je rencontre plusieurs camarades. On nous fait voir un écriteau rédigé en français et deux journaux Boches que ceux d'en face sont venus placer en avant de nos tranchées. Un des notre va ce soir leur porter une réponse. Nous revenons sans encombre et assistons au bombardement d'un avion boche qui rentre chez lui en vitesse. Le temps s'est obscurci. Un orage monte et la pluie fait son apparition. A ce moment on vient nous donner ordre de monter des rouleaux de fil de fer barbelé au poste du colon.